

85187  
LES CONSPIRATEURS 85187

TRIAIRE DÉVOILÉS

PAR LES COMITÉS  
DE SALUT PUBLIC

ET DE

SURETÉ GÉNÉRALE  
DE LA CONVENTION NATIONALE.

DISCOURS

*PRONONCÉ à l'Assemblée de la Société  
Populaire de la Section de la Montagne,  
le 4 Germinal, l'an II de la République,  
une, indivisible et impérissable, des Français,  
et imprimé d'après son arrêté.*

PAR le Citoyen DUSAUSOIR, de la Section de la  
Montagne.



A PARIS,

DE L'IMPRIMERIE DE LAURENS AINÉ,  
RUE D'ARGENTEUIL, No. 211.

---

# SOCIÉTÉ POPULAIRE

DE LA

## SECTION DE LA MONTAGNE.

*EXTRAIT du procès-verbal de la séance  
du 4 Germinal, l'an II<sup>e</sup>. de la République,  
une et indivisible.*

---

LA société arrête que l'ouvrage du citoyen Dusausoir, et lu par lui à cette séance, sera imprimé au nombre de cinq cents exemplaires, aux frais de la société, par l'imprimeur de la société, et que le citoyen Dusausoir, est chargé ainsi qu'il l'a proposé, de suivre l'impression de son ouvrage, et d'en faire remettre les cinq cents exemplaires à la société, le plus promptement possible, et en a arrêté la mention civique à son procès-verbal.

*Signé, ROUVET, président.*

*VÉRET jeune, secrétaire.*

---

## DISCOURS.

QUELS accens douloureux ! quels cris se font entendre !  
Quels sont ces mouvemens que je ne puis comprendre ?  
Sur les fronts pâlissans une sombre douleur,  
Du peuple consterné m'annonce la terreur !  
On parle de complots, de fureurs, de victimes ;  
Des scélérats nouveaux trament de nouveaux crimes.  
O monstres, frémissiez ! vos sinistres projets,  
Pour un instant encor pourront troubler la paix ;  
Mais malgré l'or de Pitt, perdez toute espérance,]  
Vous n'échapperez point à notre vigilance :  
Chez des républicains, la vertu ne dort pas,  
Et nos bras sont armés contre vos attentats.  
Assez et trop long-temps vous sûtes nous séduire,  
Comme un éclair qui fuit, a cessé votre empire ;  
Le règne des pervers ne peut durer long-temps,  
C'est un fétu de paille emporté par les vents.  
Vous méditez en vain dans la nuit du silence,  
Le peuple vous regarde, évitez sa présence :  
Vous ouvrez des cachots, traîtres ils sont pour vous !  
Rien ne peut vous soustraire, un dieu veille sur nous ;  
Du bonheur des humains, dispensateur suprême,  
Principe des vertus, et la vertu lui-même ;  
C'est lui qui dans ce jour ouvre sur vous les yeux,  
Et du sein de sa gloire il sourit à nos vœux.

SOURCE unique des biens, dieu puissant que j'adore !  
Qui punis le méchant, que l'homme juste honore,  
Vois sur ton saint autel fumer un pur encens ;  
Conserve avec bonté les jours intéressans,  
Qu'un auguste sénar, objet de nos prières,  
Destine sans réserve au salut de ses frères :

C'est toi qui nous donna ce sénat tant chéri ;  
 Quand il fait tout pour nous , nous faisons tout pour lui.

MONTAGNARDS courageux , grâce vous soit rendue ,  
 Sans vos soins vigilans la France étoit perdue :  
 On vouloit nous remettre au pouvoir des tyrans ;  
 Vous avez prévenu l'astuce des méchans.  
 Déjà pour nous venger leur supplice s'apprête ,  
 Le glaive de la loi va tomber sur leur tête ;  
 Le serpent du remord déjà ronge leurs cœurs ,  
 Des cachots ténébreux recèlent leurs fureurs ;  
 Mais il faut révéler cet infâme mystère ,  
 Je vais sur leurs forfaits répandre la lumière.

SALUT et gloire à vous , ô mortels vertueux ,  
 Dignes représentans d'un peuple généreux ,  
 Vous consacrés vos jours au bonheur de la France ,  
 L'amour des vrais Français est votre récompense.

CITOYENS , écoutez et frémissez d'horreur :  
 Des scélérats parés des traits de la candeur ,  
 Des monstres ranimés par votre bienfaisance ,  
 Abusoient sans pudeur de votre confiance ;  
 Dans le crime nourris , factieux , intrigans ,  
 Cent fois plus vils encor que les plus vils brigands ,  
 Ils alloient en tous lieux , grands prôneurs de civisme ;  
 Hardis démonstrateurs d'un faux patriotisme ;  
 Et là , pour mieux répandre un poison corrupteur ,  
 Ils osoient des vertus emprunter la douceur :  
 Imposteurs mal-adroits , avides de carnage ,  
 Le calme sur le front , et dans l'ame la rage.  
 Ingrats , auxquels le peuple avoit su pardonner (1) ,  
 Ils forgeoient des poignards pour vous assassiner :

---

(1) Personne n'ignore qu'Hébert , Vincent et Ronsin ont déjà été détenus , et qu'ils n'ont dû leur élargissement qu'à l'intégrité des magistrats du peuple , toujours prêts à accueillir l'innocence , qu'ils aiment à reconnoître.

Parcourant les prisons, l'un choisit pour victimes,  
 Ceux des infortunés qui repoussent ses crimes (1).  
 Par-tout il répandoit de sinistres écrits,  
 Il formoit à son gré la liste des proscrits;  
 Employant tour-à-tour la ruse et la menace,  
 Il vouloit tout soumettre à sa coupable audace.  
 Du gouffre des forfaits sondant la profondeur,  
 Il vouloit de Cromwel atteindre la hauteur;  
 Il vouloit comme lui, sans avoir son génie,  
 Sous un nom fastueux gouverner sa patrie.  
 Dévoré par l'orgueil, cet autre audacieux,  
 Inculpe sans pitié des hommes vertueux :  
 Les ministres, dir-il, sont nommés par la brigade,  
 Et lui-même intrigant, il accuse d'intrigue (2).  
 Ce vil folliculaire, insecte venimeux,  
 Du citoyen crédule éblouissoit les yeux,  
 Distilloit à plaisir sa bile vénéneuse,  
 Infectoit de sa bave une ame vertueuse.  
 Et Vincent!... à ce nom qui me glace d'effroi,  
 Ma plume de mes mains s'échappe malgré moi;  
 Ce petit impudent, dont la scélératesse  
 Souilloit par des forfaits les fleurs de sa jeunesse,

---

(1) Ronsin, quelques jours avant la découverte du complot, avoit parcouru les prisons, pour se procurer la liste des prisonniers patriotes qu'il devoit sacrifier à sa rage contre-révolutionnaire. (Voyez l'instruction du procès, et les différens rapports à la Convention nationale).

(2) On sait encore qu'Hébert, Vincent et Momoro, ont eu l'insolence d'attaquer en pleine séance, dans une assemblée nombreuse, les citoyens Paré, Destournelles et Déforgues; l'un ministre de l'intérieur, l'autre des contributions publiques, et le troisième des affaires étrangères, tous trois investis de la confiance publique; le scélérat Hébert poussa même l'impudeur jusqu'à désigner Robespierre; eh! dans quel temps? lorsque cet estimable législateur étoit malade.

Ce ridicule nain vouloit être un géant ;  
 Il croyoit imposer par son air insolent ;  
 Ce Vincent, parvenu par les plus basses trames ;  
 Vouloit tout renverser par ses complots infâmes :  
 Il tapissoit les murs d'écrits insidieux ,  
 Où chaque mot offroit un mensonge odieux.  
 Le capucin Chabot, tout bouffi d'arrogance ,  
 Du plus chaud patriote affectoit la constance ,  
 Et pour mieux satisfaire à sa cupidité ,  
 En tous lieux il prêchoit la sainte égalité.  
 Que pouvoit-on attendre , hélas ! d'un moine impie ,  
 Qui sous le capuchon avoit passé sa vie ?  
 Un prêtre est toujours prêtre , il faut s'en défier ,  
 Pour atteindre son but , il sait tout employer ;  
 Humble , pour obtenir la faveur qui s'apprête ,  
 En est-il possesseur , il relève la tête .

L'HISTOIRE nous rappelle un scélérat fameux ,  
 Moine de son métier , prêtre artificieux ,  
 Il feignoit d'écarter la suprême puissance ;  
 Mais tandis qu'il gardoit un perfide silence ,  
 Ce moine ambitieux , ce Sixte tant vanté (1) ,  
 Savoit gagner les cœurs par sa simplicité ;  
 Des cardinaux séduits , il se montrôit l'esclave ,  
 A peine est-il nommé , que bientôt il les brave .

- MAIS oublions ce temps , le Vatican n'est plus ;  
 Et pour revivre il fait des efforts superflus ;

---

(1) Sixte-Quint , (élu pape en 1569 , mort en 1574) pendant l'élection ne parut au conclave que sous l'extérieur de la vieillesse la plus caduque ; le scrutin appelé , à peine il reconnoît la majorité en sa faveur , il jette son bâton au milieu de la salle , s'élançant avec vigueur , le ramasse , il se relève , se proclame lui-même , et d'une voix forte et sonore il entonne le *veni creator* .

Du cabinet anglais, c'est en vain qu'il espère ;  
 Que peuvent contre nous les tyrans de la terre ?  
 Les français ont détruit la superstition,  
 Pour mieux honorer dieu, leur culte est la raison :  
 De nombreux ennemis, craignons peu la tactique,  
 Devant un peuple entier tombe la politique ;  
 Quand la sagesse veille, elle a de prompts succès ;  
 Et ses soins pénétrants confondent les projets.

LES deux Prieur, Collot, Saint-André, Robespierre ;  
 Et Saint-Just, et Carnot, et Lindet, et Barrère,  
 Billaud, Couthon (1), Amar (2), sages législateurs,  
 Portent tous les Français dans le fond de leurs cœurs ;  
 Unis aux jacobins d'une sainte alliance,  
 Ils nous ont répondu du salut de la France ;  
 Ils ont rempli nos vœux, et leurs efforts prudents  
 Nous ont encor soustraits aux coups des malveillans ;  
 Des vils conspirateurs, ils ont trompé la rage,  
 Et bientôt un jour pur va dissiper l'orage.

AMIS, bannissons donc un ridicule effroi ;  
 Non ! malgré les méchans, nous n'aurons plus de roi ;  
 Renaissez au bonheur, et dans ce jour prospère,  
 Paix aux bons citoyens, aux malveillans la guerre ;  
 Et bientôt nous verrons refleurir la gaieté  
 Sous l'égide des loix et de la liberté.

TEL on voit sur les mers, après de longs orages,  
 Les flots tumultueux s'éloigner des rivages,  
 Le calme rend l'espoir aux matelots tremblans,  
 Qui lancent dans les airs mille cris éclatans ;

---

(1) Tous du comité de salut public.

(2) Membre du comité de sûreté générale, et rapporteur  
 dans l'affaire de Chabot.

Tel encor au printemps, quand l'horison s'épûre,  
 Et qu'un soleil nouveau rajeûnit la nature,  
 Ou voit dans les vallons l'heureux cultivateur  
 Des autans nébuleux oublier la rigueur.

TELS à présent nos cœurs, dégagés de contrainte ;  
 Verront fuir devant eux les soupçons et la crainte ;  
 La terreur et l'effroi nous pressoient tour-à-tour,  
 Les vertus aujourd'hui sont à l'ordre du jour ;  
 De l'intrigue elles ont terrassé la furie,  
 Et tout respire enfin l'amour de la patrie.  
 Voulons-nous mériter d'aussi rares bienfaits ?  
 Voulons-nous préparer une éternelle paix ?  
 Restons républicains, et peuple magnanime,  
 Honorons les vertus en punissant le crime,  
 De l'homme, avec nos corps, défendons tous les droits ;  
 Restons toujours unis, obéissons aux loix,  
 Et dans le noble élan d'une amitié civique,  
 Répétons à grands cris : *Vive la République.*



É L É M E N S  
D E M O R A L E  
R É P U B L I C A I N E.

LETTERS

DE MORGAN

REPUBLICAN

# É L E M E N S

D E

MORALE RÉPUBLICAINE,

POUR servir à l'Instruction publique, tant  
pour les Assemblées Décadaires, que de  
Famille.

Par les C. DUSAUSOIR ET DULAURENT.

---

A P A R I S,

Chez { DUFART, Imprimeur-Libraire, rue Honoré, près le  
Temple à l'Être Suprême, ci-devant église Roch.  
BASSET, rue Jacques, au coin de celle des Mathurins.  
DEMORAINE, Imp.-Lib., rue du Petit-Pont.  
CAILLOT, Imprimeur-Libraire, rue du Cimetière-  
André-des-Arts.  
LOUIS, Libraire, rue Severin.

---

III<sup>eme</sup>. année de l'Ere Républicaine.

E. J. M. E. N. 3

MOBILE REPUBLICAN

MOBILE, ALABAMA, THURSDAY, FEBRUARY 11, 1864.

MOBILE, ALABAMA, THURSDAY, FEBRUARY 11, 1864.

MOBILE, ALABAMA, THURSDAY, FEBRUARY 11, 1864.

MOBILE, ALABAMA, THURSDAY, FEBRUARY 11, 1864.

---

# L A F Ê T E

## DE L' A G R I C U L T U R E.

---

**L**A Fête de l'agriculture est arrivée. Je te salue, ô toi le premier, le plus utile des arts ! Divine agriculture, je te salue ! Reçois les hommages d'un peuple libre. Nous n'ornerons point tes autels de simples guirlandes de fleurs. Nous les surchargerons des fruits que tu nous donnes et des riches moissons dont tu couvres la terre. Voilà les trophées qui doivent attester ta gloire. Voilà les monumens qui doivent perpétuer tes bienfaits et notre reconnaissance.

Parlerai-je des premiers jours de ta naissance et de ta gloire ? Dirai-je que les hommes épars dans les forêts, et disputant aux animaux leur agreste nourriture, se réunirent à ta voix, et se fixèrent auprès des champs que tu leur appris à cultiver. C'est toi qui leur donnas une patrie. C'est toi qui leur donnas des mœurs ; et bientôt, vainqueur des animaux dont il étoit l'esclave, l'homme apprit par toi à les subjuguier, et les asservit à ses besoins et à ses plaisirs.

Agriculture , tout l'univers a déjà proclamé tes bienfaits. Et quel est le peuple chez lequel tu n'as point obtenu des autels ? Le tems n'a pas encore flétri les couronnes que la Grèce décernoit aux orateurs qui avoient le mieux célébré tes louanges. Rome triomphante et libre ; Rome la dominatrice du monde , apelloit , du fonds des campagnes , les hommes destinés à faire ses loix et à régir ses armées. Je vois ces vallons délicieux où Caton méditoit le bonheur de sa patrie. Je vois ces champs arrosés par les mains de Régulus , et ce toît simple et modeste sous lequel Scipion venoit oublier ses triomphes. Je vois ces arbres , que le fer de Paul-Emile émondoit tous les ans ; ces terres que fumoit Camille ; et j'applaudis encore à ce Cincinnatus qui , chargé des dépouilles des ennemis et couvert des lauriers de la victoire , descendoit du char de triomphe , pour remonter sur celui qui devoit le reconduire à sa chaumière.

Tu as eu aussi tes beaux jours chez les Français. Le despotisme sembloit vouloir expier ses forfaits en te décernant des récompenses , et les murs de Salency ont vu plus d'une fois couronner la sagesse dans la plus

vertueuse des filles , et le travail dans le plus laborieux des cultivateurs.

Les nations seules ne se sont point empressées de t'honorer, ô divine agriculture ! De combien d'écrivains illustres n'as-tu pas enflammé le génie ? Où Gesner a-t-il puisé les tableaux qui brillent dans ses ouvrages ? Virgile est-il plus sublime lorsqu'il peint les amours infortunés de Didon , que lorsqu'il chante les travaux des abeilles , les instrumens du labourage et le bonheur des habitans des campagnes ? Homère lui-même , tout en peignant la colère d'Achille , le feu de ses coursiers et l'éclat de ses armes , se plaît à rappeler les prés , les bois , les pâturages. La trompette des combats a sonné , et tout-à-coup la flûte d'un berger retentit sur la colline. La mort frappe dans tous les rangs , et l'on voit briller sur les côteaux voisins les images de la vie et de la fécondité. Et ce Rousseau , ce grand homme que l'on retrouve par-tout où l'on cherche la nature , que dit-il à sa femme avant de mourir : « Ouvres-moi cette croisée ; que je contemple ce soleil , ces prés , cette verdure ». Rousseau contemple , mais le soleil jette pour lui un dernier rayon ; les fleurs répandent un dernier parfum. Rousseau lui-même rend un dernier soupir , et ce soupir

fut encore tout entier pour la nature et les bienfaits qu'elle a produits.

Mais Agriculteurs ! qu'étiez-vous devenus depuis quelque tems ? Esclaves attachés à la glèbe, c'étoit peu pour vous de l'arroser de vos sueurs ; il falloit l'abreuver de vos larmes. Le petit champ que vous aviez acquis avec tant de peine, ne servoit qu'à agrandir le domaine d'un avide usurpateur. Vos enfans naissoient pour la honte et la servitude. Que dis-je ? vos enfans, cette propriété que vous teniez de la nature et de l'amour devenoit celle du crime. Les noms de pere, d'époux et de fils, tout avoit disparu devant la tyrannie ; il vous falloit vivre et mourir esclaves.

Agriculteurs ! le jour de gloire et de vengeance est arrivé. Levez-vous ! Vous n'avez point d'armes ! .. eh-bien ! prenez le fer de vos charrues ; prenez vos serpes, vos rateaux. Ces instrumens destinés à exercer la terre doivent servir aujourd'hui à la venger. Courez, volez, frappez, la bastille s'écroule ; que toutes les bastilles de la féodalité s'écroulent avec elle. Arrachez ces poteaux, monumens honteux de votre esclavage. Détruisez ce gibier qui dévore votre subsistance.



Ils m'ont entendu ! d'un bout de la France à l'autre , le peuple a parlé , la tyrannie est abattue ; la nature est vengée , et la liberté triomphe.

La liberté ! Agriculteurs , il ne vous manquoit que ce présent du ciel pour ajouter un nouveau prix à tous ceux qu'il vous a déjà prodigués.

Renaissiez tour-à-tour , ô saisons de l'année ! déployez toutes vos richesses ; le laboureur est libre ; il peut en jouir. La liberté qu'il a conquise , cette liberté dont il est si digne , va lui rendre plus cher encore l'honorable emploi qu'il exerce.

Le printems a paru le premier , et déjà dans les yeux de l'agriculteur brillent l'espérance et l'amour du travail. Comme il conduit ses troupeaux paître l'herbe tendre et nouvelle ! comme il gravit avec eux sur le sommet des collines ! comme il partage tour-à-tour ses caresses entre le timide agneau , l'humble chèvre et la brebis innocente ! Ici des travaux plus utiles l'appellent. La terre lui ouvre son sein ; il y jette le dépôt précieux qu'il est d'usage de lui confier tous les ans. Il sème pour recueillir ; il travaille pour mériter l'abondance.

Mais la saison de l'espérance est finie ,

celle de la jouissance est arrivée. L'été a paru. A son aspect, les épis balancent dans les airs leur cîme dorée. Accourez, agriculteurs, rangez-vous en file; que la faux étincelle; hommes, coupez les épis; femmes, liez les javelles, et vous, jeunes filles, sans corset et pieds nus, retournez le gazon d'une main légère et fredonnez votre chanson. Quand le feu du midi aura suspendu votre ouvrage, vous vous rendrez sous les arbres voisins; vous vous livrerez à la gaieté d'un repas simple et modeste. Le lait de vos troupeaux, les fruits de vos vergers, une eau limpide et quelquefois le cidre pétillant et mousseux: voilà le repas du village; il n'est donné qu'à vous d'en sentir le prix et les douceurs.

Qu'entends-je? et quels accens sont partis du haut de cette colline! où courent ces bergères tenant chacune un berger sous un bras, et un panier sous l'autre.

Vers la vigne, ils s'avancent. Les ris, la gaieté les précèdent; la serpe attaque les raisins; les raisins remplissent de vastes corbeilles. Un pressoir les reçoit; le vin nouveau pétille; le couplet vole de bouche en bouche, la coupe passe de main en main; l'on boit au dieu des vendanges, et les chants

terminent l'ouvrage que les chants ont commencé.

Mais l'automne a disparu , et les frimats ont averti l'agriculteur , qu'il étoit tems de rentrer dans sa chaumière.

Il y rentre , mais il saura mettre à profit les jours mêmes destinés au repos de la nature. Au sein de sa vertueuse compagne , il se livrera aux épanchemens de la confiance et de l'amitié ; entouré de ses enfans , il formera leur jeunesse ; il les élèvera dans le respect des loix et l'amour de la patrie. Tantôt il leur lira les succès de nos armées , et tantôt les décrets du Sénat qui les gouverne. Il ne leur présentera point une longue suite d'ayeux dont la généalogie n'est que celle des crimes et des bassesses ; mais dans des tableaux que la main du tems a respectés , dans des tableaux moins faits pour immortaliser le génie que pour honorer la vertu , il leur offrira une famille de bons laboureurs dont les habits rustiques attestent les services qu'ils ont rendus à la terre.

C'est ainsi que l'hiver s'écoulera pour l'agriculteur ; l'hiver n'aura été pour lui qu'un songe auquel succédera le réveil de la nature , et ce réveil aura été préparé par tous les sentimens les plus doux , qu'un bon époux

un bon pere peut éprouver au sein de sa femme et de ses enfans.

De ses enfans ! Que dirai-je de cette première richesse de l'agriculteur ; de ses enfans ? voyez-vous le cortège nombreux qui le presse et l'environne ? l'agriculteur n'en est pas effrayé ; il ne calcule point avec l'amour et la nature ; il ne redoute point les fruits de la fécondité , dont tout lui rappelle dans les champs le souvenir et l'image. Ses enfans lui seront tous utiles. Toi Lucas , vas dans les champs arracher les herbes inutiles qui empêchent le froment de croître. Toi Guillot , montes sur cet animal sobre et docile , et vas dans la ville voisine porter le lait des troupeaux : toi Lycas , vole où ton âge et l'honneur t'appelle : que ton pere , en apprenant nos victoires , s'écrie : et mon fils aussi , il étoit là pour combattre les rois et leurs esclaves.

Toi Lycoris , prends soin des animaux domestiques ; pourvois à leurs besoins , fidèle ménagère. Sans sortir de la ferme , tu as sous les yeux le tableau de la vie humaine. Vois-tu ce coursier , fidèle compagnon des travaux de ton pere ; il est ardent , infatigable ; il apprend à l'homme qu'il faut travailler et qu'un être paresseux est un être

inutile. Reconnois-tu dans ces animaux si gras et si paisibles, ces gros prélats si saintement engraisés, et qui ne connoissoient de fatigue que celle du repos et des plaisirs.

Tournes tes yeux vers ces colombes aimables, symbole de l'amitié qui doit unir tous les hommes.

Vois ce coq, image de la surveillance, avec laquelle le Français doit conserver sa liberté, avec laquelle tu dois conserver celle de ton cœur, et éviter tout ce qui peut allarmer ton innocence.

Mais, sur-tout, regardes cette poule avec ses petits. Comme elle les réchauffe ! comme elle les rassemble sous ses ailes. Lycoris, suis bien ses mouvemens ; n'oublies pas de t'instruire à son école ; cette poule est une bonne mere, elle t'offre les premières leçons de la maternité.

Toi, Lise, plus jeune et accoutumée à des travaux moins pénibles, vas dans les bosquets voisins, marier ensemble des branches d'arbres, et les arrondir en berceaux .... Si au milieu de ton ouvrage, un trouble secret vient agiter ton ame, ne t'en défends point ; tu es sous les yeux de la nature. On est encore innocent, quand on peut la connoître et la sentir. La flûte que tu entends est celle

d'un berger qui t'appelle ; réponds-y par tes chants. L'amour est l'enfant de la liberté, il est le dieu des jardins ; l'agriculture a tout créé pour embellir ses autels ; mais , Lise , la nuit est arrivée ; songes , ô mon amie , que l'innocence est venue avec toi dans ces bosquets , et que l'innocence doit s'en retourner avec toi dans ta chaumière.

Mais , vous le savez , ô bons agriculteurs , tout meurt autour de vous. Les fleurs les plus belles se flétrissent et se passent. Vous passerez comme elles ; plus heureux , vous aurez des amis qui viendront pleurer sur votre cendre et honorer votre sépulture.

Sur ces bronzes menteurs , sur ces colonnes orgueilleuses où sont fastueusement gravés les noms des tyrans , je vois ramper des vermisseaux obscurs , images de leur néant et de leur bassesse.

Mais autour du tombeau modeste qui renferme les dépouilles de l'agriculteur , croît un gazon frais et riant que ses vieux amis arrosent tous les jours de leurs larmes. Les fleurs qu'il a cultivées y répandent leurs suaves odeurs ; les ruisseaux , qu'il a formés , y font entendre un douloureux murmure ; les arbres qu'il a plantés commandent autour de lui un religieux silence. Leurs rameaux

tristement courbés se penchent sur sa tombe ; ils semblent , dans leurs balancemens , regretter leur ancien maître , et s'incliner pour lui rendre hommage.

Et moi qui viens de tracer le tableau de sa gloire , moi qui viens de peindre toutes les nations , tous les écrivains , toutes les saisons empressées de lui payer leur tribut ; moi qui ai peint les charmes de sa vie domestique , son tendre attachement à sa femme , son attention à bien élever ses enfans ; moi qui ai recueilli ses derniers soupirs et qui ai , pour ainsi dire , appelé à son deuil la nature entière , ne lui donnerai-je point une dernière marque de ma douleur.

Ah ! je ne veux point que cette douleur soit stérile. Je veux que mes dernières larmes soient encore une instruction pour la terre. Mes amis , prêtez - moi vite un burin. Je vais graver , sur sa tombe , les paroles que la reconnoissance et le génie de la nation m'inspire ; écoutez et lisez : « Ici repose un bon » agriculteur ; il a cultivé le premier des » arts , il a bien mérité de la patrie. »

---

## DISCOURS

SUR l'événement qui s'est passé la nuit du 9 au 10 Thermidor , répondant au 21 et 28 Juillet 1794 , par le citoyen DUSAUSOIR , de la Section de la Montagne , prononcé dans l'Assemblée décadaire , le décadi 20 Thermidor , l'an deuxième de la République.

---

CITOYENS,

**L**ORSQUE de toutes parts les chants de la victoire se faisoient entendre ; lorsque les campagnes de Fleurus, l'Escaut, la Sambre, la Meuse, la Moselle et le Rhin voyoient fuir les brigands couronnés, et que leurs ondes ensanglantées rouloient les cadavres hideux de leurs satellites ; les bords de la Seine devenoient les témoins des plus épouvantables forfaits. Des scélérats, jaloux de notre gloire, abusoient de la confiance honorable du plus grand peuple de l'univers ; ils travailloient à lui forger des fers plus honteux mille fois que ceux qui depuis quatorze siècles s'étoient appesantis



pesantis sur la France ! semblables au serpent astucieux qui cache sous l'herbe ses replis tortueux , et lance son dard envenimé sur le voyageur confiant et tranquille ; ces monstres , avides de sang , méditoient dans l'ombre du crime les moyens d'égorger des citoyens , dont ils avoient surpris la bienveillance , par les démonstrations insidieuses de leur faux patriotisme. Tel est l'effet des réputations usurpées ! elles ressemblent à ces feux phosphoriques qui brillent à nos yeux , pour nous conduire plus sûrement dans l'abîme.

O nuit horrible ! qui seule nous a retracé ce que l'histoire des tems les plus reculés a recueilli de plus atroce , sois à jamais effacée de nos fastes ! disparois de nos annales ; vas te confondre dans les abîmes infernaux , d'où tu n'étois sortie que pour couvrir de ton ombre criminelle le plus cruel , comme le plus lâche des tyrans ! ... Que dis-je ? sois au contraire toujours présente à notre mémoire , et retrace nous sans cesse le courage héroïque d'un Sénat auguste qui , calme dans les dangers qui l'entourent , présente un front serein à l'orage qui gronde autour de lui ; sais déjouer les projets liberticides du Catilina moderne , à qui l'Artois avoit donné le jour.

Et vous , législateurs chéris , vous à qui

nous avons juré un amour à toute épreuve, gardez le souvenir de cette nuit désastreuse, qui vous a prouvé, d'une manière si évidente, que les fidèles Parisiens, embrasés par le feu sacré de la liberté, savent braver tous les dangers, quand il s'agit de la défendre.

O mes concitoyens ! peuple aussi humain que vaillant ! des monstres sortis de l'écume des enfers, avoient formé l'exécrable projet de vous arracher à vos peres, à vos femmes, à vos enfans ; rien n'étoit sacré pour eux, leurs poignards étoient levés sur vous ; et tandis que tranquilles au sein de vos vertus, vous vous prépariez à célébrer la fête glorieuse des deux plus jeunes martyrs de la liberté ( 1 ), des scélérats avoient marqué ce jour pour faire éclater la guerre civile ; et leurs mains armées de torches incendiaires, se partageoient déjà les dépouilles de votre patrie, et se faisoient un jeu barbare de vous immoler à leur rage. Mais le génie de la France, cet être bienfaisant qui nous fit con-

---

( 1 ) Le décadi, 10 Thermidor, avoit été indiqué pour célébrer la fête du jeune Barra et d'Agricole Viala, morts pour la Patrie ; l'un à la Vendée, et l'autre en ôtant les moyens aux brigands de passer la Durance. Leurs cendres recueillies devoient être déposées ce jour au Panthéon. Cette fête avoit été annoncée quelques jours d'avance, le détail étoit même déjà imprimé et distribué.

noître nos droits, ne permit pas que la liberté son plus bel ouvrage, fût souillée plus long-tems par des monstres indignes de la connoître : il veilloit sur nous ; et tandis qu'il embrâsoit nos cœurs d'une flamme céleste, il semoit la discorde parmi ces êtres malfaisans, qui dès leur berceau dévoués au crime, ignoroient jusqu'à l'idée du bien.

Funeste ambition ! où conduis-tu l'homme quand il s'abreuve de tes poisons subtils ? hé quoi ! l'être le plus vil a pu s'imaginer que des êtres plus vils encore, sans connoissances, sans lumières, sans la plus foible lueur de génie, pourroient l'aider à triompher du courage et des vertus : non ! la postérité ne pourra le croire ; et nous-mêmes, ce n'est qu'avec le plus grand étonnement que nous nous en sommes vus convaincre.

Cependant elle a existé cette nuit désastreuse ! et son cours nous a offert deux oppositions frappantes. D'un côté des scélérats qui, le poignard à la main, proclamoient la rebellion ; de l'autre, des citoyens, forts de leurs vertus, qui spontanément réunis, ont formé la masse la plus imposante pour terrasser le crime qui les environnoit. D'un côté, un Sénat auguste et inébranlable, occupé du salut du peuple ; de l'autre, des ma-

gistrats corrompus offrant un asyle à la ré-  
 volte, oubliant le plus sacré des devoirs, et  
 cherchant à séduire une cité qu'ils avoient  
 juré de défendre : ici des législateurs coura-  
 geux qui affrontoient les dangers les plus  
 imminens, parcouroient l'immense cité, fière  
 de les posséder, et répandoient par-tout les  
 lumières de la raison et du courage pour  
 éclairer les citoyens et les empêcher de tom-  
 ber dans le piège qu'on leur tendoit ; là, un  
 chef de force armée, abusant de son pouvoir  
 pour tourner son bras sacrilège contre le  
 sein de ceux qui l'avoient nourri et tiré de  
 la fange où la bassesse de ses sentimens  
 l'avoient si long-tems fait croupir ; de l'autre  
 côté, un citoyen vertueux, dépositaire de  
 ces tubes destinés à lancer la foudre, sus-  
 pecte l'ordre qu'il reçoit d'un chef auda-  
 cieux ; et frappé d'un trait de lumière, va  
 se précipiter dans le sein des peres de la  
 patrie, leur rend compte des ordres qu'il  
 vient de recevoir, et leur offre son sang et  
 celui de ses braves et fidèles freres d'armes. (1)  
 Voilà pourtant, ô mes chers concitoyens,

---

(1) Le capitaine des canoniers du bataillon de la Section  
 de la Montagne, ayant reçu ordre d'Henriot de marcher avec  
 ses canons, suspecta cet ordre et fut le communiquer sur-le-  
 champ au Comité de sûreté générale.

voilà le spectacle déchirant qu'on a mis sous vos yeux la nuit du 9 au 10 thermidor, répondant au 27 et 28 juillet 1794.

La vertu, le courage, la sainte égalité, la douce fraternité vous firent quitter vos asyles, vos peres, vos épouses, vos enfans, pour préserver vos propriétés et défendre votre patrie; et les ennemis de cette même patrie, séduits par les promesses astucieuses d'un féroce triumvirat, se faisoient un barbare plaisir de vous séparer pour jamais de ce que vous aviez de plus cher; ils vouloient égorger vos freres à vos côtés, et formoient le projet de marcher sur vos cadavres pour aller égorger vos femmes et vos enfans.

Je me suis imposé aujourd'hui la tâche de vous offrir quelques détails sur cette conspiration, aussi vaste que cruellement conçue. Heureux, si ma plume peut vous tracer, d'une manière digne de vous, ces horreurs qui font frémir la nature.

Déjà, depuis quelque tems, le Catilina moderne, qui si long-tems abuse de notre patience, se fatiguoit de répandre inutilement et en détail le sang des citoyens qu'il supposoit devoir s'opposer à son ambition; dévoré par une soif ardente d'exercer son despotisme, il s'étoit associé quelques individus

aussi vils que lui. Il avoit corrompu quelques agens subalternes qu'il avoit fait investir de pouvoirs imposans ; il les avoit répandus çà et là dans les divers départemens de la République, et notamment dans cette immense cité, plus fameuse par la conquête de la liberté, dont elle a été le berceau, que par le titre fastueux de capitale de la France, dont elle étoit ci-devant revêtue.

Combien de familles éplorées réclament leur unique appui qui lui ont été enlevés par lui ! Combien d'enfans au berceau étendent en vain vers le ciel leurs mains innocentes, pour appeler les caresses d'une mere dont ce monstre les a privés ! Combien de victimes resserrées dans des cachots qui s'ouvroient si facilement à sa voix, et qui ont refusé de le recevoir ! mais ce n'étoit pas assez ; le crime est toujours impatient : l'audace est sa seule ressource, elle ne doute de rien.

Que fait donc ce monstre plus horrible mille fois que les Marius, les Sylla, les Néron, les Louis XI, les Charles IX et tant d'autres tyrans dont les noms souillent les pages de l'histoire, et dont la mémoire glace d'effroi ? Ce qu'il fait ? . . . . il veut à quelque prix que ce soit régner. Né d'une

race infernale , il veut encor surpasser les monstres qui en sont sortis : mais comment y parvenir s'il n'est pas secondé ? Il lui faut donc des complices. Bientôt il les trouve dans quelques individus qu'il achève de corrompre par des promesses séductrices , et avec lesquels pour mieux les associer à ses crimes , il partage les dépouilles de ses concitoyens , et un empire imaginaire que , pour mieux étancher sa soif dévorante , il établit sur du sang , des cadavres et des ruines.

Mais pour arriver au succès , il lui faut un point central. Où le trouve-t-il ? chez des magistrats placés par lui-même , qui dénués de toute pudeur , au mépris des lois , que leur devoir est de protéger , lui offrent un asyle , lèvent en sa faveur l'étendard de la révolte , tournent leurs pouvoirs contre des citoyens à qui ils doivent leur existence. Le croira-t-on jamais ! Des magistrats du peuple se déclarent les défenseurs des factieux , séduire , opprimer , attiser eux-mêmes les feux de la discorde , et d'une main armée par les furies , allumer les torches de la guerre civile ! Pour qui ? pour des monstres tels que les enfers n'en ont jamais vomi.

Scélérats aveugles ! vous avez donc oublié

qu'il existoit un Etre-Suprême ; vous avez donc oublié que les peres de la patrie veilloient sur nous ; que toujours calmes dans les plus grands périls, leur masse imposante devoit vous écraser ; que dans leur sein s'alimentoit le foyer inextinguible de l'amour de la patrie : vous avez donc eu l'imbécillité de croire que vos forfaits resteroient impunis ; et le bandeau fatal qui couvroit vos yeux étoit donc bien épais , puisqu'il vous cachoit le glaive de la loi suspendu sur vos têtes coupables.

Enfin , mes chers Concitoyens , le jour du supplice des chefs abominables , qui dirigeoient cette horde infernale , devoit être celui de votre destruction. Des listes de proscriptions étoient prêtes ; des bourreaux vous attendoient ! . . . . Mais arrêtons-nous , ces peintures horribles déchirent l'ame. Reposons-nous sur des idées plus consolantes , et voyons la Convention nationale déployer l'énergie la plus majestueuse ; suivons nos législateurs parcourant la Cité , et bravant tout pour éclairer leurs freres , leurs concitoyens ; admirons-les ! lorsque d'un pas ferme, ils montent dans ce repaire où s'étoient réfugiés les coupables ; ils entrent avec cette fierté que donne la vertu ; ils paroissent ,



les scélérats tremblent , cherchent en vain les moyens de cacher la honte qui les enveloppe ; la lâcheté accompagne sans cesse le crime , et le front humilié de ces vils conspirateurs va souiller la poussière.

O Peuple Français , combien tu fus grand ! quel spectacle imposant tu sus offrir à l'univers ! La nuit étend en vain ses voiles , une horrible obscurité ne peut tromper ta vigilance ; un tocsin imposteur sonne , mais chacun de ses battemens frappe de mort les conjurés : le flambeau des vertus brille devant toi ; un mouvement spontané te fait entourer la Convention ; l'amour de la patrie te réunit en un clin d'œil ; l'éclair est moins rapide , on ne voit plus en toi qu'une famille chérie , qui va couvrir de son corps un pere encore plus chéri. Le cri unanime de *vive la Convention Nationale* s'élançe de toutes parts ; c'est à qui portera le premier ses pas auprès d'elle : femmes , vieillards , tout n'a qu'une ame.

Ah ! combien ils méritent nos hommages ces législateurs courageux ; après avoir bravé l'audace des conjurés , les avoir anéantis , quel est leur premier soin ? celui de soulager l'humanité souffrante. Déjà leurs cœurs ont voté le bonheur de leurs freres , et bientôt la

loi bienfaisante prononce cet immortel décret qui répand la joie dans toutes les familles ; oui , Peuple Français ! respire , la justice est à l'ordre du jour ; assise à côté des vertus , elle va séparer l'innocence du crime ; on ne vous arrachera plus de vos asyles pour satisfaire à la férocité d'un monstre. Voyez déjà vos législateurs guidés par le plus saint des devoirs , écouter la voix de l'humanité souffrante ; ils ne s'en rapportent à personne ; eux-mêmes vont d'un pas agile faire ouvrir les prisons , et rendent à des familles infortunées leur soutien. De toutes parts les chants d'allégresse se font entendre ; la flatteuse espérance , cette douce aurore du bonheur , lance déjà ses rayons sur tous les visages ; le patriote respire ; et sûr d'exprimer librement ses vœux pour la patrie , il ne craindra plus la scélératesse de ces hommes perfides qui , semblables à des charlatans , vous séduisent pour mieux vous empoisonner. Grâce mille fois vous soient rendues , législateurs chéris ! entendez de tous côtés les bénédictions d'un peuple que vous représentez si dignement , et qui vous entoure de son amour !

Oui , peres de la patrie , vainement vos ennemis veulent arriver jusqu'à vous : ils n'y parviendront qu'après nous avoir anéantis :

constance , fidélité , courage , attachement inaltérable pour la Convention nationale , voilà ce que nous vous jurons. Voyez autour de vous , des freres glorieux de vous avoir choisis pour préparer le bonheur d'un peuple digne de servir de modèle au monde entier ; recevez aux yeux de l'Etre-Suprême , l'expression de notre reconnoissance. Nous vous félicitons avec cette sincérité digne de vous , et qui n'appartient qu'à de vrais Républicains. Notre amour est le prix de votre constance , et vos soins seront toujours celui de notre amour.

Et toi , Suprême Intelligence ! Etre Eternel ! s'il existe un homme assez ingrat pour douter de toi , qu'il te reconnoisse à tes bienfaits !

*Vive la République , vive la Convention Nationale.*

---

AUX ARTISTES  
DU THÉÂTRE  
DES AMIS DE LA PATRIE (1).

---

Vous qui de vos talens faites un noble usage,  
Recevez mes remercimens ;  
Aux mânes de ROUSSEAU, quand je rendis hommage,  
Je devinai vos sentimens.  
Artistes indulgens, pour vous tout est facile !  
Par votre charme séducteur,  
DUCAIRE, LAFORET, VALVILLE, ( 2 ).  
Vous faites oublier l'auteur.  
Quand le public a vu la naïve Colette ,  
Sur l'ombre de ROUSSEAU répandre quelques pleurs ;  
Est-ce là, disoit-il, cette Zulmé follette  
Dont l'aimable gâté sut captiver nos cœurs ? ( 3 )

---

( 1 ) Ce foible ouvrage a été accueilli avec intérêt par l'entrepreneur de ce théâtre, et par les artistes qui le composent ; ceux-ci, malgré le travail pénible dont ils sont constamment occupés, se sont empressés de réunir leurs talens, pour convaincre le Public, que pour eux il n'est point de foible ouvrage, quand il s'agit de prouver que c'est à juste titre qu'ils ont donné à leur théâtre, le titre de celui DES AMIS DE LA PATRIE.

( 2 ) Acteurs, dont les talens connus deviennent chaque jour plus agréables au Public.

( 3 ) La citoyenne SERIGNY, jeune actrice, aussi estimable dans la Société qu'aimable sur la Scène.

Toi qui de la nature a surpris le pinceau,  
De Tatillon cesses le bavardage,  
BERGER, ( 4 ) quand de ton cœur tu parles le langage,  
Tu peux bien être aussi la veuve de ROUSSEAU.

---

( 4 ) La citoyenne BERGER, chargée du rôle de la veuve Tatillon, dans Zélie, une des premières duques de la Scène lyrique, digne émule de la célèbre Gonthier.

---

SCÈNE PREMIÈRE.

Le Citoyen MAIRE, PAULINE.

MAIRE, regardant avec attendrissement  
le portrait d'un jeune homme qui se voit à  
côté.

MAIRE, ( regardant le portrait )

Ne suis-je pas son père ?

PAULINE, ( regardant le portrait )

Quel est ce jeune homme ?

MAIRE, ( regardant le portrait )

Le fils de son père ?

---

---

## NOMS DES PERSONNAGES.

La Citoyenne veuve ROUSSEAU.	Citoyen BERGER.
Le Citoyen Maire.	Citoyen VALVILLE.
La Cit. PAULINE, femme du Maire.	Citoyenne SERIGNY.
JUSTIN, jeune Paysan.	Citoyen DUCAIRE.
ALAIN, autre Paysan.	Citoyen LAFOREST.
Officiers Municipaux.	
Garde Nationale.	
Villageois et Villageoises.	

La Scène se passe dans la commune d'Ermenonville.

---

# L A F Ê T E

D E

## J. J. ROUSSEAU.

INTERMÈDE EN PROSE, MÊLÉE DE CHANTS.

Par le Citoyen DUSAUSOIR.

---

Le Théâtre représente une place, en face du château d'Ermenonville, dont on entrevoit le parc dans le fonds. Au milieu est placée la statue de la Liberté; un peu devant est un pied-d'estal.

*L'orchestre exécute l'ouverture du Devin du Village.*

---

### SCÈNE PREMIÈRE.

Le Citoyen MAIRE, PAULINE.

PAULINE, regardant avec attendrissement le côté des jardins où étoit située l'isle des Peupliers.

AIR : *J'ai perdu tout mon bonheur.*

NOTRE sage bienfaiteur,  
Qui faisoit notre bonheur,  
Rousseau nous délaisse !  
Qui peut nous dédommager ?  
Je voudrais n'y plus songer !

*bis. fin.*

( 32 )

Hélas !

Hélas !

Hélas !

Qui peut nous dédommager ;

Je voudrais n'y plus songer ,

J'y songe sans cesse !

*bis.*

O toi notre bienfaiteur , &c. *Jusqu'au mot fin.*

Le citoyen M A I R E.

Rassure-toi , ma bonne Pauline , j'espère que mon projet réussira : c'est aujourd'hui qu'on transporte au Panthéon les cendres du Philosophe célèbre que nous ne pouvons oublier ; c'est une fête pour toute la République , et j'espère qu'en apprenant l'honneur si justement mérité , que notre auguste Sénat décerne à ce grand homme , la citoyenne Rousseau trouvera le plus sûr moyen de se consoler de sa perte.

P A U L I N E.

J'ai le même espoir , et vous connoissez bien le cœur de mon amie ; je n'en suis pas étonnée , vous l'avez jugé d'après le votre.

A I R : *Non non , Colette n'est point trompeuse.*

Non non ! votre ame n'est pas trompeuse !

Toujours juste et généreux ,

Faire le bien , c'est la rendre heureuse ;

Oui ! c'est remplir tous vos vœux ,

*bis.*

Qui ! mieux que vous apprécie

Le véritable bonheur ?

C'est l'amour de la Patrie

Qui brûle dans votre cœur ,

Non



( 33 )

Non non ,

Non non ,

Non non ! votre ame n'est point trompeuse

Toujours juste et généreux ,

Faire le bien c'est la rendre heureuse ;

Oui ! c'est remplir tous vos vœux. *bis.*

Quelle reconnoissance nos habitans ne vous devront-ils pas ? Mais déjà depuis long-tems , vous avez acquis des droits à tous nos sentimens.

LE MAIRE.

C'est être utile à ses concitoyens , que ne rien négliger pour ordonner des fêtes aussi intéressantes à l'humanité , que celle que nous préparons aujourd'hui : l'immortel Rousseau éclaira les hommes ; les Français lui doivent leur liberté , et je suis fier d'être destiné à lui peindre la reconnoissance d'un peuple brave et sensible , en jettant quelques fleurs sur sa tombe.

AIR : *Je suis Lindor. Musique de Paisello.*

Oui , c'est pour moi le plus doux des salaires !

De mon dessein , relevés moins l'éclat ; *bis.*

Le plus beau droit qui flatte un magistrat ,

C'est le devoir de consoler ses frères.

Je me suis échappé un instant pour vous prévenir de mon projet ; je retourne à la Maison Commune , pour faire commencer la

C

fête; attendez ici la citoyenne Rousseau : quand elle sera arrivée , vous viendrez ensemble vous joindre au cortège. *Il sort.*

---

S C È N E II.

PAULINE , *regardant son mari avec attendrissement.*

QUE je suis heureuse de partager le sort d'un si parfaitement honnête homme ! Quelle délicatesse pour ménager la sensibilité des malheureux ! Que j'aime à lui rendre justice ! Qu'il mérite bien l'amitié dont le peuple l'environne et dont il est si jaloux ! .... Ah , oui ! je le sens bien ! on respecte davantage les lois , quand ceux qui en sont les organes savent se faire aimer ! et toi , veuve de l'incomparable Rousseau ! O mon amie ! Je cesse de te plaindre : combien tu vas être heureuse ; ne pleures plus le grand homme qui honora ta vie ! Amie trop heureuse ! tu vas moissonner les palmes que les arts ont fait croître pour lui ; moi-même , moi , ton amie ! je partage ta gloire , et m'enorgueillis de pouvoir dire avec toute la France :

AIR : Dans les bosquets de Cithère.

Toi dont la rare sagesse  
Eclaira l'humanité ;  
Se travail de ta jeunesse  
Prépara la liberté ;  
Ta vertu patriotique  
S'élança dès ton berceau ;  
Reçois la palme civique  
Dont on orne ton tombeau.

Au sein même des alarmes  
Tu sus goûter le bonheur ;  
Par de bienfaisantes larmes ,  
Tu soulageas la douleur ;  
C'est toi qui rendis aux mères  
Un plaisir consolateur ;  
En répandant tes lumières ,  
Tu dissipas leur erreur.

Mais la voici , cette amie à laquelle je suis si fortement attachée ; elle ignore encore que la fête qui se prépare l'intéresse si particulièrement.

---

---

SCÈNE III.

PAULINE , LA VEUVE ROUSSEAU.

PAULINE.

Vous m'avez , ma chère amie , fait attendre plus long-tems que vous ne pensiez.

La veuve ROUSSEAU.

Ce n'est pas ma faute ; mais nous arri-

verons à tems; la cérémonie n'est pas encore commencée.

PAULINE.

Elle ne tardera pas. (*On entend dans le lointain les tambours qui battent le rassemblement.*) Entendez-vous le bruit des tambours; c'est dans ce lieu que le cortège doit se rendre; irons-nous le joindre, ou l'attendrons nous ici?

La veuve ROUSSEAU.

Allons nous y réunir; je ne veux rien perdre de cette fête auguste.

PAULINE.

O ma chère amie, quand vous en connoîtrez les motifs, elle vous deviendra plus intéressante.

La veuve ROUSSEAU.

Quels qu'ils puissent être; c'est une fête de la Patrie; elle est bien chère à mon cœur.

PAULINE.

Oui ! Mais encore, en est-il qui nous touchent plus personnellement; et ce jour doit être le plus beau de votre vie.

La veuve ROUSSEAU, *avec étonnement.*

Que voulez-vous dire ?

Il ne m'est plus possible de vous le laisser ignorer ; c'est aujourd'hui que la Patrie reconnoissante , décerne à Jean-Jacques les honneurs du Panthéon, et toute la République s'empresse d'obéir au décret immortel , que nos Législateurs ont rendu , pour célébrer la mémoire du Philosophe à qui la France doit sa liberté.

La veuve ROUSSEAU, *embrassant Pauline,*  
*et laissant couler des larmes de joie.*

O mon amie ! laissez-moi respirer ! Oh combien vous me faites éprouver de joie !..... Pardonnez ! . . . . Je ne puis m'en défendre, et tout se réunit en ce jour , pour me rendre la femme la plus heureuse. O Jean-Jacques ! O mon digne époux ! Je ne te pleure plus ; mes larmes t'offenseroient.

AIR : *Que ne suis-je la fougère.*

La liberté , la nature  
Doivent guider mes accens ;  
Et je te ferois injure  
Par des regrets impuissans ;  
Ta gloire en seroit flétrie ,  
Car dans tes derniers momens ,  
Le doux nom de la Patrie  
Animoit encore tes ehants.

P A U L I N E.

Voilà des sentimens dignes du grand homme que l'on célèbre, et qui doivent caractériser la compagne qu'il avoit unie à son sort.

( On voit paroître la marche. Un détachement de la Garde nationale, un tambour en tête la précède. Deux jeunes villageoises, vêtues en blanc, ornées de rubans tricolores : tiennent un coussin sur lequel est placée la *Nouvelle Héloïse* ; deux jeunes villageois portent, sur un autre coussin, *Emile*. Un paysan, habillé en dévin, tient avec respect, la partition du *Dévin du Village* ; deux autres portent le *Contrat Social* : deux Officiers-Municipaux, revêtus de l'écharpe, portent le buste de Jean-Jacques Rousseau. Le Maire, entouré de la Municipalité, et suivi d'un autre détachement de la Garde nationale, ferme la marche qui fait le tour du théâtre ; chacun va, par ordre, placer l'attribut dont il est chargé, et chante un couplet relatif à l'ouvrage. Le Maire tient en main une couronne civique, et les jeunes villageoises enlacent de fleurs le pied-d'estal ).

## S C È N E I V.

LES PRÉCÉDENTES, le MAIRE,  
JUSTIN, ALAIN, OFFICIERS-  
MUNICIPAUX, VILLAGEOIS et  
VILLAGEOISES.

Chœur du Déserteur : *Oublions jusqu'à la trace.*

CÉLÉBRONS ce jour de fête  
Par les plus touchans accords ;  
Le sentiment qui l'apprête  
Animera nos transports.

Les deux jeunes VILLAGEOISES, en déposant la nouvelle Héloïse sur le pied-d'estal.

De la sensible Julie  
Quand il nous traça l'ardeur,  
Il combattit la furie  
D'un préjugé destructeur ;  
Saint-Preux, tes vives allarmes  
Peignent ton cœur sans détour ;  
Peut-on résister aux charmes  
Du doux baiser de l'amour ?

C H Œ U R.

Célébrons, &c.

Les deux VILLAGEOIS, en déposant Emile.

Le savant auteur d'Emile,  
Loin du faste et des grandeurs,  
Consacra sa plume habile  
A former nos jeunes cœurs ;  
Dans son immortel ouvrage,  
Ce bienfaiteur des humains,  
Sut, par son mâle courage,  
Nous rendre républicains.

C H Œ U R.

Célébrons, &c.

Le MAIRE, en couronnant le buste.

Que cette palme civique  
Qui décore ton tombeau,  
Sur ton front patriotique,  
Brille d'un éclat nouveau !  
Qu'un vil despote en frissonne  
Et qu'il reste confondu !  
Quand la France te la donne,  
Elle honore ta vertu.

C H Œ U R.

Célébrons, &c.

La veuve ROUSSEAU, *attendrie aux larmes.*

Du bonheur qui m'environne,  
Ah ! que mes sens sont émus  
C'est l'amitié qui couronne  
La sagesse et les vertus,  
Pour mon ame enorgueillie,  
Combien ces momens sont doux !  
Par le plaisir attendrie,  
J'ose chanter avec vous.

C H Œ U R.

Célébrons, &c.

LE MAIRE.

Citoyens , lorsque la France entière se rassemble pour honorer la mémoire de l'homme célèbre qui l'avoit adopté pour sa Patrie ; il m'est bien doux de vous réunir, vous pour qui ce devoir devient encore plus sacré ; c'est près de vous qu'il termina sa glorieuse carrière ; vous avez été dépositaires de ses restes précieux, que vous avez remis pour reposer dans le temple des grands hommes ; les rayons de sa gloire ont souvent réfléchi sur vos asyles ; mais ce n'est pas par un tribut de larmes et de deuil, que nous devons l'honorer ; ses mânes s'en offenseroient ; c'est un hommage de reconnaissance et d'admiration que nous lui devons.



Air: *Des Marseillais.*

Déjà, le temple de mémoire  
Ouvre son portique sacré ;  
Déjà le burin de la gloire  
Y grave son nom révéré.  
A l'immortel auteur d'Emile ,  
La France élève des autels ;  
Par des hommages solempnels ,  
Il faut honorer son asyle.

*bis.*

Rousseau fut le flambeau de son siècle enchanté ;  
Son nom, son nom est garanti par l'immortalité.

J U S T I N .

Le citoyen Maire a raison. Il n'y a pas,  
un de nous à qui son nom ne soit bien  
cher.

Air du Dévin du Village : *Ta foi ne m'est point ravie.*

Il triompha de l'envie ,  
Il sut dompter sa fureur ; }  
Et dans la philosophie  
Il trouva tout son bonheur.

*bis.*

Air. Romance du Dévin du Village : *Dans ma cabane obscure.*

De la timide enfance ,  
Il se montra l'appui ;  
Il brava l'indigence ,  
Du pauvre il fut l'ami.  
Toujours de la nature  
Il surprit les desseins ;  
Son éloquence pure ,  
Eclaira les humains.

A L A I N .

C'est bien , ce cher homme , dont on peut  
dire avec vérité , que chez lui la sagesse  
n'attendit pas les années pour se développer.

Air du Dévín du Village : *Quand on sait aimer et plaire.*

Sous les yeux d'un tendre père ,  
Rousseau forma son esprit ;  
A douze ans son caractère  
Se montra dans un écrit. (1)

De la brillante jeunesse ,  
Il sut nous cacher les fleurs ,  
Mais des fruits de la sagesse  
Il répandit les douceurs.  
Sous les yeux d'un tendre père , &c.

La veuve ROUSSEAU, *attendrie jusqu'aux larmes.*

Citoyens , suspendez vos éloges ; en rendant hommage à l'époux que je pleure chaque jour, vous me faites sentir plus vivement sa perte.

LE MAIRE.

Ces éloges lui sont dus, et vous êtes digne de les entendre, par cela seul qu'il vous a choisie pour vous associer à son sort ; jouissez donc de sa gloire, puisque vous fûtes son heureuse compagne.

La veuve ROUSSEAU, *avec attendrissement.*

Homme respectable ! donnez-moi donc un cœur qui puisse suffire à tant de félicités ?

---

(1) Lettres de Caton, le censeur.

## L E M A I R E.

C'est votre immortel époux, qui par son courage à toute épreuve, par ses écrits brûlans, a allumé dans l'ame des Français le feu sacré de ce patriotisme pur, que jamais ne souilla aucune idée d'ambition et de vanité; c'est votre époux, dont le nom s'unira toujours dans les cœurs républicains à celui de la liberté. Il sut nous faire connoître ses charmes, et malgré les persécutions horribles que lui fit éprouver le despotisme, rien ne put ébranler sa fermeté; tendre et constant ami des hommes, il fut l'implacable ennemi des tyrans; c'est à nous à le venger de l'ignominie dont l'esclavage a voulu flétrir sa vie; et déjà la Convention Nationale a voulu que la translation de sa dépouille mortelle, dans le temple consacré aux hommes qui auront bien mérité de la Patrie, devint une fête pour la République, et qu'enfin son image fut placée parmi celles des héros de la liberté.

La veuve R O U S S E A U.

*Air: Je l'ai planté, je l'ai vu naître.*

Que ce moment répand de charmes

Que mon cœur se sent attendrir!

Mes amis, pardonnez ces larmes,

Ce sont les larmes du plaisir.

---

V A U D E V I L L E .

Air : *Ce fut par la faute du sort.* De Florine.

La veuve R O U S S E A U .

Vous qu'enchaîne un tendre lien ,  
Soyez jalouses de mes larmes ;  
Qu'un jour un sort semblable au mien ,  
Vous en fasse goûter les charmes ;  
Vous pouvez en croire mon cœur ,  
Mon destin doit vous faire envie.  
Desirez, pour votre bonheur ,  
Epoux qui serve la Patrie.

P A U L I N E .

Autrefois la frivolité  
Faisoit toute notre science ,  
Et sous un langage apprêté  
Nous laissions voir notre ignorance ;  
Rousseau, par ses écrits brûlans ,  
Chez nous a ranimé la vie ,  
Il nous prouva que nos enfans  
Appartenoient à la Patrie.

L E M A I R E .

O jour pour moi plein de douceurs  
Rousseau, le modèle des hommes ,  
Ton image est dans tous les cœurs ,  
Ta place est par-tout où nous sommes ;  
Combien nous devons le fêter !  
Il combattit la tyrannie ;  
Les Français viennent s'acquitter  
De ce qu'il fit pour la Patrie.

J U S T I N.

Ses écrits, sans fard et sans fiel,  
Furent dictés par la nature ;  
Il sut blesser d'un trait mortel  
Le despotisme et l'imposture.  
La liberté reprit ses droits,  
Par le flambeau de son génie ;  
Implacable ennemi des rois,  
Il aima toujours la Patrie.

A L A I N A U P U B L I C.

Aux yeux de ces concitoyens,  
Peindre les vertus, la sagesse ;  
Il n'est pas de plus sûrs moyens  
Pour faire excuser sa foiblesse.  
On fait toujours grace à l'auteur,  
Et bientôt il se justifie,  
Quand il présente au spectateur  
L'amour sacré de la Patrie.

F I N.

D I S C O U R S  
SUR L'INSTRUCTION.

Par le C. DUSAUSOIR, de la Section de la Montagne.

---

C I T O Y E N S ,

**L**ORSQUE, par l'organe de nos législateurs, le peuple Français a reconnu l'Être-Suprême et l'immortalité de l'ame ; quand, par un décret sublime, ils ont mis les vertus à l'ordre du jour, les représentans de ce grand peuple, n'ont-ils pas dit à tous les individus qui composent la République, de contribuer de tous leurs moyens, à les propager et à en inspirer l'amour à tous leurs concitoyens ? L'homme qui a cultivé les lettres, peut-il faire un plus bel usage des lumières qu'il a acquises, qu'en consacrant son travail à l'instruction de la jeunesse sur qui la République fonde son espoir le plus doux ?

Déjà l'amour du bien public a de toutes parts enflammé les esprits et fait éclore les

talens ; un noble enthousiasme a fait naître d'heureux transports. Ici des hommes doués du précieux talent de la poésie , par des hymnes harmonieux , portent à l'Eternel les vœux d'un peuple pénétré de sa grandeur ; ils célèbrent , dans son langage sublime , les grandes actions de la révolution , ils font voler , sur les aîles de la renommée , l'héroïsme de nos jeunes défenseurs ; déjà leurs ouvrages ont recueilli pour la génération future , les noms glorieux des Marat , des Pelletier , des Chalier , des Barra , des Beaurepaire , des Moulins , des Viala et tant d'autres qui ont franchi les portes du temple de mémoire , et reposent à l'ombre de l'immortalité. Là , le burin de Phydias anime le marbre et transmet à la postérité le buste de nos héros ; d'un autre côté , la toile s'anime , et les savans pinceaux de nos grands maîtres , donnent une nouvelle vie à la nature ; les orateurs s'emparent des tribunes , et par l'éloquence mâle qu'ils y déploient , ils anéantissent les tyrans , ils foudroyent les méchans , ils consolent les Républicains vertueux , et nous prouvent que le vrai patriotisme rend inépuisable la source féconde des talens ; tout enfin se ranime , les Français régénérés se lèvent , ils sortent

de ce morne engourdissement où les ont tenu si long-tems l'esclavage et la tyrannie. Qu'il est brillant leur réveil ! quel spectacle imposant il offre au monde ! tels après un hyver long et rigoureux , la nature engourdie renaît au souffle caressant du zéphir , elle étale ses richesses avec autant de profusion que d'éclat , et charme les regards par sa magnificence et sa variété, tels aujourd'hui , rafraîchi par le salutaire ombrage de l'arbre de la liberté, le peuple français s'élève au-dessus des autres peuples de l'univers, qu'il étonne par le nombre autant que par l'éclat de ses vertus.

Mais ce n'est point encore assez pour lui ; il ne lui suffit pas d'avoir appelé le bonheur dans les vastes et riantes contrées dont il est possesseur , il veut encore en consolider l'existence , en faisant germer dans les cœurs des enfans de la patrie, cet amour pur et inaltérable des vertus , sentiment délicieux , sans lequel il ne peut exister de vrai bonheur. Oui , tandis que les jeunes héros français occupent les cent voix de la renommée à publier les traits multipliés de leur valeur infatigable ; tandis que leurs bras victorieux défendent nos campagnes ; nos sages législateurs appellent

les



les talens , les stimulent et les élèvent à l'honneur de préparer l'instruction publique.

Pour bien remplir ce devoir important , il ne faut pas perdre de vue qu'une morale douce et puisée dans la nature , est ce qu'il faut offrir continuellement à ces ames encore timides , susceptibles des diverses impressions qu'on veut leur faire prendre ; tel un jeune arbrisseau qui s'élance au hazard , n'attend que la main adroite d'un prudent jardinier pour diriger ses rameaux de manière à pouvoir couvrir un jour , d'un ombrage salutaire , le sol qui l'a vu naître ; telles ces ames neuves et dociles n'attendent pour s'agrandir , que le mouvement heureux qui doit les conduire à la vertu.

Il ne faut pas se dissimuler que la morale est souvent trop austère , et que son langage sublime se fait entendre difficilement à une jeunesse ardente , presque toujours séduite par l'attrait du plaisir , et qui regarde comme une peine tout ce qui peut l'en distraire : il faut donc l'égayer , cette morale ; il faut donc la présenter sous un aspect riant , et sous cette forme douce et simple qu'indique la raison qui fait aimer la vertu , et par le charme de la séduisante allégorie qui pique la curiosité. C'est ainsi que le siècle

dernier a vu la célèbre Deshoulières ins-  
 truire les jeunes filles dont la nature l'avoit  
 rendu mere , et qu'elle a eu la consolation  
 de les voir s'élever au-dessus de leur sexe ,  
 dont néanmoins elles ont conservé les graces  
 et l'amabilité ; qui ne connoît pas les Idylles  
 délicieuses de cette femme auteur , qui ne  
 fit usage des talens précieux qu'elle avoit  
 reçu pour partage , que pour épurer les  
 mœurs et former les caractères de ses enfans.  
 C'est sur-tout à vous , meres Républicaines ,  
 qu'il convient de la prendre pour modele !  
 plus heureuses qu'elle , vous vivez dans un  
 siècle où la raison prêtant son flambeau  
 à la philosophie , a éclairé votre pays et  
 lui a fait secouer le joug honteux qui le  
 tint esclave pendant plus de quatorze siècles ;  
 elle au contraire devoit combattre l'orgueil  
 d'une cour insolente , préserver ses enfans  
 de la corruption qui les menaçoit , et dé-  
 tourner d'eux l'odeur infecte que répan-  
 doient en tous lieux , l'orgueil , le luxe et  
 tous les vices qui entouroient le trône du  
 plus fastueux tyran qui ait désolé la France ;  
 du sein de l'esclavage , elle travailloit à em-  
 brâser le cœur de ses heureux enfans de  
 cette flamme céleste qui détruit les pré-  
 jugés , et brûle le bandeau de l'erreur qui  
 couvrit si long-tems la vérité .

C'est à vous , sur-tout , républicains vertueux , investis de la confiance de vos concitoyens , pour remplir les fonctions honorables d'instituteurs , à jeter dans l'ame de ces jeunes élèves qui doivent un jour faire la gloire de la République , les semences heureuses que l'enfance reçoit avec tant de facilité , et qui en se fécondant développeront dans leur esprit , cette morale saine , dont brillent les fables ingénieuses du bon La Fontaine , qui malgré les erreurs de son siècle , est toujours resté simple comme la nature ; par là , vous disposerez nos jeunes enfans à l'étude , vous en écarterez les épines et vous la leur rendrez aimable. Après avoir ainsi préparé leur enfance et l'avoir accoutumée à des occupations utiles ; lorsque le beau jour de l'adolescence lancera sur eux ses premiers rayons , vous mettrez dans leurs mains l'ouvrage immortel du célèbre Jean-Jacques , cet Emile intéressant qui leur fera connoître l'homme sortant des mains de la nature , et s'élevant par degrés à la connoissance de lui-même.

O Jean Jacques ! philosophe rare ; toi l'ornement d'un siècle qui t'a persécuté , et te rend enfin les honneurs qui te sont dus , c'est dans ce temple , aux yeux de

l'Éternel, que nos concitoyens assemblés te rendent un hommage aussi pur que l'étoit ton cœur; vois nos republicaines, ces épouses vertueuses, ces tendres meres, te payer le tribut de leur reconnoissance, par le plaisir qu'elles laissent briller en entendant prononcer ton nom; c'est toi qui leur as appris à être mère; c'est toi qui leur as fait connoître que les plus chères délices d'une femme, étoient de prodiguer son lait à ces tendres nourrissons que leur sein avoit conçu; c'est toi qui leur a fait sentir l'injustice de confier à un sein mercenaire, ces trésors dont la nature les a rendu dépositaires; tu leur as appris leurs devoirs et tu leur as ouvert la source pure des plaisirs; mais ce n'étoit pas assez pour ton cœur généreux; tu n'as pas voulu te borner à ces dons précieux, ta philosophie a étendu les progrès de la raison; ton courage a vaincu les obstacles qui s'opposoient à la bienfaisance, et d'une main hardie, tu as déchiré le bandeau de l'erreur; tu as fait briller la vérité aux yeux des Français, qui te doivent peut être la gloire dont ils jouissent aujourd'hui, d'être le premier peuple de l'univers. Bientôt tes cendres reposeront parmi nous, bientôt les enfans et les meres iront dans l'asyle sacré de ton repos, jetter

sur ta tombe , les fleurs de la reconnoissance , que l'amour filial aura cueillie pour tresser ta couronne.

Je sens , citoyens , que le plaisir de vous entretenir du plus grand philosophe , du célèbre Jean-Jacques , m'a un peu écarté de mon sujet , pouvois-je y résister , et d'ailleurs n'ai-je pas prévenu vos désirs ; mais je reviens à vous , sages instituteurs , après avoir formé , comme je vous l'ai dit , vos élèves , après les avoir nourris dans d'aussi bons principes , alors vous les verrez croître dans l'amour de la sagesse , de l'étude et des talens ; vous les verrez jaloux d'en acquérir eux-mêmes ; c'est alors qu'ils pourront étudier avec fruit les droits imprescriptibles de l'homme , qu'ils sauront les approfondir , les méditer et s'élever à leur hauteur , les défendre avec courage , et nourrir dans leur cœur ainsi préparé , une haine légitime pour les tyrans et les oppresseurs de toute espèce , qui voudroient attenter à leur liberté , et atténuer les liens enchanteurs de l'égalité ; c'est alors qu'une lumière douce , éclairant leurs yeux par degrés , les mettra à portée de se préserver de la séduction et des pièges de l'intrigue ; c'est alors que pénétrés des douceurs de la fraternité , ils comprendront facilement que

sans l'unité, il n'existe point de forces, que c'est à ce précieux accord des sentimens, que la République devra sa splendeur, et conservera l'indivisibilité sans laquelle le gouvernement seroit bientôt anéanti; vous leur inspirerez enfin cette noble émulation nécessaire à tout être pensant, et bientôt ils couronneront vos soins par la pratique constante des vertus.

Mais vous, jeunesse intéressante, à qui vos peres ont préparé la jouissance du véritable bonheur; vous, libres dès le berceau, ne croyez pas que les soins de vos instituteurs et de vos parens suffisent, si vous ne secondez leurs efforts par une docilité à toute épreuve; apprenez à jouir de la liberté, obéissez aux lois du devoir qu'impose la nature, aimez vos parens; que la reconnoissance se grave dans vos ames; que votre tendresse pour eux soit toujours votre boussole; apprenez sous leurs yeux à devenir époux et peres; que cet espoir consolant vous enflamme. Imiter de vertueux modèles, pour être en état de le devenir à votre tour; pénétrez-vous de cette vérité importante: que pour être vrai républicain, il faut être époux fidele,endre pere, ami constant, sévère dans les principes sans être farouche; observateur

exact des lois , appui des malheureux , défenseurs des opprimés , prompts à récompenser , lents à punir , et enfin ne jamais perdre de vue le bien de la patrie.

Vous sur-tout , sexe aimable , que l'Être-Suprême a créé pour être l'ornement de la société , comme il a fait éclore les fleurs pour servir de parure à la terre ; vous dont les organes foibles et délicats exigent plus de ménagement et de précautions , vous qu'ils rendent plus susceptibles d'erreurs , sachez résister à la séduction , souvenez-vous que la beauté est toujours environnée de flatteurs ; c'est la rose que le frêlon veut approcher , mais qui périt au même instant qu'il l'a piquée ; éloignez de vous la curiosité , fille de l'indiscrétion ; fuyez le luxe qui conduit à la dépravation des mœurs. Pourquoi donc chercheriez-vous à gâter par un art imposteur ces attraits que vous tenez de la nature ; destinées à être meres de famille , apprenez à le devenir , songez que l'homme doué de la force est naturellement farouche , que c'est à vous à qui l'Être-Suprême a confié le soin glorieux d'adoucir la tendresse de son caractère ; aménité , candeur , modestie , voilà vos graces ; respect , tendresse et reconnoissance , voilà vos devoirs. Bannissez de

vos cœurs toute jalousie, tous murmures, toutes plaintes indiscrètes : écoutez, jeunes Républicaines, la leçon que vont vous donner de petits oiseaux, heureux si vous vous pénétrez bien de la vérité qu'ils vont vous annoncer, par mon organe.

---

## LES OISEAUX.

### MORALITÉ.

Par le C. DUSAUSOIR, de la Section de la Montagne.

---

SEXE inconstant autant qu'aimable !  
Pouvez-vous bien envier notre sort ?  
Hélas ! quel aveugle transport,  
Cause un égarement chez vous si condamnable !  
Que sommes-nous, oiseaux infortunés ?  
Tristes jouets de la nature,  
De bosquets en bosquets, errans à l'aventure,  
Nous sommes malheureux avant que d'être nés.  
Quand l'hiver en courroux désole les campagnes,  
Quand les aquilons furieux,  
Sortent de leurs antres affreux,  
Et sans pitié dépouillent les montagnes  
De leurs arbres majestueux ;  
Pour nous il n'est point de retraite  
Qui puisse nous soustraire à l'horreur des frimats :  
Vous, au contraire, au sein d'une gaité parfaite,  
Mille nouveaux plaisirs voltigent sur vos pas.  
Tout vous sourit, tout vous caresse,



L'hymen cueille les fleurs écloses pour l'amour ;  
 De vous en couronner sa jeune main s'empresse,  
 Il fait encor pour vous briller le plus beau jour ;  
 Echauffés par le feu de l'amoureuse ivresse,  
 Vos amans de l'hiver affrontent la rudesse,

Et tous épris de vos appas,

Par des soins empressés, gages de leur tendresse,  
 Vous offrent un bonheur que nous ne goûtons pas.

Quand le printems ranimé la verdure,

Nous faisons entendre nos voix ;

Nous volons dans les champs chercher notre pâture,

Et nous nous accouplons sans choix.

Dans un nid mal formé la femelle plaintive

Pour nourrir ses petits attend notre retour ;

Sur ses œufs échauffés par son aîle craintive,

Toujours vous la voyez captive

Afin de préserver les fruits de son amour.

Pour qui ? pour des ingrats qui, d'une aîle légère,

Se séparent de nous pour jamais n'y songer ;

Quand ils n'ont plus besoin du secours de leur mère,

Ils s'envolent bientôt dans un bois étranger.

Voilà donc ces plaisirs qui vous font tant d'envie !

Sexe brillant, quelle légèreté !

Cette fatale liberté,

Bien souvent nous coûte la vie !

La Buze, l'Épervier, ces voraces oiseaux

Qui fondent par essaims sur nos foibles ayles ;

Trop jaloux de notre repos,

Permettent-ils que nous soyons tranquilles ?

Si quelqu'un parmi nous échappe à leur fureur,

Hélas ! que ce bonheur est de peu de durée !

Il est pris au filet du subtil oiseleur,

Et par-tout nous voyons notre perte assurée.

Fuyons-nous dans les champs ? L'indomptable chasseur

Nous poursuit sans relâche, et d'une main barbare,

Nous lance un plomb fatal qui nous perce le cœur !

Nous volons au-devant du sort qu'on nous prépare,

Nous faisons tous un vain effort

Pour éviter sa fureur implacable ;  
 Avec un art abominable ,  
 Sur les ailes du vent , il fait voler la mort .  
 Quand le laboureur respectable ,  
 Par ses soins assidus enrichit les vallons ,  
 Quand son travail infatigable ,  
 Pour vous nourrir prépare des moissons ;  
 Où brilloient les glaçons , on voit naître les roses :  
 Aussi-tôt qu'elles sont écloses ,  
 De leurs douces exhalaisons ,  
 Sur leurs feuilles à demi-closes ,  
 Vous jouissez ; et nous , cachés dans des buissons ,  
 Attentifs à nos nourrissons ,  
 Agités par les moindres choses ,  
 Nous ne pouvons trouver un grain que nous cherchons ,  
 L'amour , ce dieu charmant , ce fils de la nature ,  
 Ne produit point d'effet sur nous ;  
 Nous ne connoissons point cette volupté pure ,  
 Le sentiment du cœur n'est inné que chez vous .  
 Pour nous , la nature est grossière ,  
 L'instinct seul nous conduit , et sans réflexions ,  
 Nous ne sentons ni plaisirs ni misère ,  
 Et machinalement nous suivons les saisons .  
 O vous qui de la terre assurez les beaux jours ,  
 Vous qui réunissez les graces ,  
 Sexe chéri , qui sur vos traces ,  
 Voyez folâtrer les amours !  
 De l'Eternel , aimable ouvrage  
 Et du monde unique ornement ,  
 N'enviez point notre avantage ,  
 Plaignez plutôt notre tourment .  
 En vain , savante Deshoulières ,  
 Tu célébras notre bonheur ;  
 En vain , dans tes rimes légères ,  
 Tu sus de notre sort exalter les douceurs !  
 Si nous ne versons point de larmes  
 Nous n'en sommes pas plus heureux ;  
 Aussitôt aimés qu'amoureux ,

Pour nous le plaisir est sans charmes ;  
 Nous nous y livrons sans désirs ,  
 Nous végétons dans la nature ,  
 Nous voltigeons sur la verdure ,  
 Nous errons dans les bois, sans peines ni plaisirs.  
 Cette imbécille indifférence ,  
 La froide insensibilité  
 Dishonorent notre existence ,  
 Et cette fatale ignorance  
 D'où naît notre tranquillité ,  
 Prouvent bien que votre puissance  
 Est l'ouvrage immortel de la divinité.  
 Malheur à l'ame indifférente  
 Qui ne connut jamais l'amour et ses soupirs !  
 C'est une machine mouvante ,  
 Elle vit sans plaisirs , elle meurt languissante.  
 Existe-t-on, hélas ! quand on est sans désirs.  
 De la raison, vous possédez l'usage ,  
 Elle éclaire vos sentimens ,  
 Et quand l'amour vous rend hommage ,  
 Elle s'égaré en des transports charmans.  
 L'ambition, l'intrigue , l'imposture  
 Qui font tant de maux parmi vous ,  
 Ne se rencontrent point chez nous.  
 Il est vrai ! mais aussi cette tendresse pure ,  
 L'amitié, les vertus, la candeur, la droiture  
 Qui de l'humanité font les biens les plus doux ;  
 Cette raison, enfin, que vous nommez chimère ,  
 Qui cependant est un don précieux ,  
 La comptez-vous pour rien ? cette heureuse lumière  
 Qui sans cesse luit à vos yeux ,  
 Qui sur les animaux vous donnent l'avantage ,  
 Ne vaut-elle pas bien cette tranquillité ,  
 Disons plutôt l'insensibilité  
 Qui fut toujours notre partage.  
 Il n'est dans ce vaste univers  
 Rien d'assuré , rien de solide ,  
 Dites-vous ! ici bas la fortune décide.

Suivant ses caprices divers ;  
 Tout l'effort de votre prudence ,  
 Ne peut vous dérober au moindre de ses coups.  
 Hélas ! malgré notre innocence  
 Dont vous paraissez si jaloux ,  
 De son caprice et de son inconstance ,  
 Qui peut se plaindre plus que nous.  
 Pour vous soustraire au coup qui vous menace ,  
 Il vous suffit de le prévoir.  
 S'il n'est aucun moyen de fuir votre disgrâce ,  
 Il vous reste au moins quelqu'espoir ;  
 Cet espoir vous console , il caresse votre ame ,  
 Vous voyez des amis prêts à vous secourir ;  
 Et nous ! quand de nos jours on veut couper la trame ,  
 Nous ignorons l'instant où nous devons périr !  
 De votre sort au nôtre , ah ! quelle différence !  
 La terre bienfaisante ouvre son sein pour vous ;  
 Pour charmer vos regards , Flore , avec abondance ,  
 Offre chaque printems ses présens les plus doux.  
 Sexe enchanteur ! vous régnerez sur la terre ,  
 Orgueilleuse de vous porter ,  
 Pour vous c'est une bonne mère ;  
 Attentive à prévoir ce qui peut vous flatter.  
 Les quatre âges de votre vie ,  
 Présentent de nouveaux bienfaits ;  
 Dans votre enfance , une mère chérie ,  
 Prend un soin précieux de vos naissans attraits ;  
 Quand le brillant de la jeunesse ,  
 Vient animer ces attraits séducteurs ;  
 Auprès de vous , chacun s'empresse ,  
 Un seul de vos regards vous soumet tous les cœurs.  
 Par une douce intelligence ,  
 La nature et l'amour échauffent vos esprits ;  
 Vous pouvez faire un choix , et l'hymen , en silence ,  
 A vos suprêmes loix , attentif et soumis ,  
 A l'autel de l'amour , couronne la constance  
 De l'amant dont les feux ont mérité le prix.  
 Les fruits de cet hymen comblent votre espérance ;

Vous voyez de tendres enfans ,  
 Vous peindre leur reconnaissance ,  
 Par des jeux innocens.  
 Lorsque vous avancez en age ,  
 Pour vous tout devient consolant !  
 C'est un époux fidèle et sage  
 Qui vous témoigne un doux empressement ;  
 Une société charmante  
 S'assemble près de vous , vous invite à jouir ;  
 De votre vie intéressante ,  
 Chaque instant vous offre un plaisir.  
 Si vous avez des maux , c'est vous qui vous les faites !  
 Servez-vous de votre raison ;  
 Ne formez plus de plaintes indiscrètes ,  
 Et des foibles oiseaux écoutez la leçon.  
 Votre bonheur est dans vous-même ,  
 Chez vous tout doit le retracer ;  
 Ah ! cessez de vous abuser !  
 Des enfans , des amis , un époux qui vous aime ,  
 Voilà , jeunes beautés , voilà le bien suprême ,  
 Mais il faut savoir en user.

## LE BON VIEILLARD.

DISCOURS prononcé dans la Section des  
 Tuileries , le Décadi 30 Pluviose , de l'an  
 second de la République , à la Fête de  
 la Raison et de la Vérité.

Par le Cit. DULAURENT.

**M**YRTIL , fils d'un négociant très-riche ,  
 demouroit depuis deux ans à Ermenonville.  
 Ce jeune homme n'avoit point le caractère

fier et orgueilleux que donne ordinairement la fortune ; il avoit reçu une heureuse éducation ; il étoit bon , sensible et généreux ; il ne voyoit , dans les habitans du village , que ses amis et ses frères ; il s'informoit exactement de leurs besoins ; alloit visiter les uns dans leurs cabanes , les autres dans leurs champs ; partageoit avec eux les fatigues des moissons , l'agrément des vendanges , et il étoit toujours de moitié dans leurs plaisirs et dans leurs peines.

Le hasard le fit entrer un jour dans une chaumière qui lui parut plus malheureuse que les autres. Il voit une mère respectable occupée à filer de la laine et à dévider sa quenouille ; à ses côtés , dans un berceau de verdure et de feuillage , reposoit un jeune enfant : il s'approche sans bruit de ce berceau , il soulève le voile qui le couvre , il s'attendrit à la vue de cet enfant , il sourit à ses grâces , il lui donne légèrement un baiser sur ses joues de rose , et il applaudissoit au bonheur de cette mère , d'avoir donné le jour à un enfant aussi aimable , lorsqu'il voit entrer , dans la chaumière , une fille plus aimable encore et plus jolie que celle qu'il venoit d'admirer.

Lycoris avoit quinze ans , Lycoris avoit

un maintien modeste; dans ses yeux brilloit le feu de la jeunesse, de noires paupières en tempéroient l'éclat et la vivacité; son teint étoit animé des plus riantes couleurs, sa taille étoit élégante et légère; son vêtement simple, et l'art n'y avoit ajouté que la parure nécessaire pour dérober à la curiosité indiscrete les charmes de la nature et de l'innocence.

Lycoris avoit apperçu le jeune homme; elle l'avoit apperçu, elle avoit rougi et baissé les yeux.

Myrtil vit son embarras, détourna d'elle ses regards, et se mit à converser avec sa mère.

Cet entretien lui fit connoître que cette veuve intéressante venoit de perdre son mari, que ses deux enfans étoient sa seule richesse, qu'elle vivoit du travail de ses mains, et que sa fille aînée alloit toute la journée cultiver les champs, pour apporter le soir de quoi nourrir sa mère.

Depuis ce moment, Myrtil ne passoit point un jour sans aller visiter la chaumière; il apportoit tantôt des fleurs, tantôt des fruits, enfin toutes les choses qu'il savoit pouvoir être agréables à Lycoris; il les offroit à la mère, pour avoir le droit de les offrir à la

filles. Tous ces petits riens que l'on donne souvent par habitude, que l'on reçoit quelquefois sans réflexion, ne sont pas toujours sans effet. Lycoris y avoit paru sensible; Myrtil s'en étoit aperçu, et depuis ce jour il redoubla d'égards et d'attentions pour elle.

Enfin, le moment de s'expliquer étoit arrivé : leurs cœurs s'étoient entendus ; ils ne purent renfermer plus long-tems un secret que leurs entretiens et leurs regards trahissoient tous les jours. Il fallut se dire que l'on s'aimoit ; ils se le dirent, et depuis ce moment ils se sont bien aimés l'un et l'autre.

Un jour, Myrtil ne pouvant goûter les douceurs du repos, étoit allé de grand matin se promener dans les champs.

Lycoris, par une suite de cet instinct qui rapproche tous les êtres qui s'aiment, avoit deviné Myrtil. Elle a, de son côté, devancé l'aurore, et ses pas l'ont conduite dans un bosquet assez proche de celui que Myrtil avoit choisi pour sa retraite.

Myrtil s'étoit assis sur un gazon, le dos appuyé sur un arbre. Là, rêveur et solitaire, il ne s'occupoit que de sa chère Lycoris ; il songeoit aux moyens de la rendre heureuse, et de vaincre la résistance qu'un  
père



père inflexible opposoit à ses désirs. Le calme du matin, le silence des bois ne répondoit point à l'agitation de son cœur, il étoit trop ému.

« Oiseaux, disoit-il, qui dormez paisiblement, que vous êtes heureux ! votre sommeil est celui de la paix ; votre réveil sera celui du plaisir, et les premiers rayons de l'aurore auront à peine éclairé votre solitaire asyle, que vous reverrez vos compagnes, et que votre ramage annoncera par-tout leur bonheur et vos jouissances. »

« Encore, si j'étois né au village ; si, berger dès mon enfance, j'eusse pu avec mon travail acquérir un petit coin de terre et quelques troupeaux, je dirois à Lycoris : Unissons-nous, mon amie, ce bien est à nous ; il est peu de chose, mais ton cœur est le seul que je désire, et en le possédant, je possède tous les trésors de la terre. »

« Mais pourquoi ai-je à lutter encore contre les préjugés de la naissance, lorsque l'égalité les a tous fait disparaître ? pourquoi la fortune est-elle un obstacle à mon bonheur ? pourquoi mon père m'oppose-t-il sans cesse les lois d'une froide raison et d'un stupide égoïsme, lorsque mon cœur invoque avec

tant de force celles de la nature et de l'égalité » ?

Lycoris étoit venue dans ce bocage, elle avoit vu Myrtil; elle s'étoit approchée d'un pas tremblant et timide, et placée derrière quelques branches d'arbres pour tout entendre et n'être pas aperçue.

Mais, soit que les dernières paroles de Myrtil l'eussent trop vivement émue, soit que quelques feuilles, en tombant, eussent excité un léger frémissement, Myrtil croit entendre du bruit, se retourne, voit Lycoris, se lève et court se précipiter dans ses bras.

Adieu plaintes, adieu chagrins; adieu soupirs: Myrtil est heureux, Lycoris est contente. Ils osent croire à peine à leur bonheur; ils se regardent, baissent les yeux, se regardent encore, et n'ont point la force de se parler. Se parler! eh! le silence n'en dit-il pas assez quand on s'aime?

L'heure les avertit qu'il étoit tems de retourner au village. « Allons, mon amie, dit Myrtil, allons rejoindre les toits paternels; ta mère peut être inquiète, elle pourra te gronder, et je serois bien fâché d'en être la cause ».

» Tu as raison, mon ami, dit Lycoris; d'ail-

leurs si j'ai une mère à consoler , toi , tu as un père à fléchir ; et nous ne serons véritablement heureux que quand ils le seront l'un et l'autre ».

Ils s'entretenoient ainsi , et leurs mains entrelacées l'une dans l'autre , ils regagnoient le village : ils avoient à peine détourné un bosquet , qu'ils apperçoivent un homme couché aux pieds d'un arbre.

C'étoit le *vieillard Damon* ; il reposoit paisiblement ses bras étendus , et sa tête penchée sur le gazon. Ses cheveux blanchis par les années inspiroient la vénération , et tomboient négligemment sur ses épaules. Sur son front respiroit la candeur ; son visage n'étoit point flétri par les rides de l'âge ; un air de douceur et de bonté étoit empreint sur ses traits , et tout annonçoit qu'il avoit été sage dans les premières années de sa vie.

Myrtil et Lycoris s'étoient approchés tout doucement du vieillard. Prends garde , dit Myrtil , prends garde ma chère amie , d'interrompre le sommeil de cet honnête homme. Le soleil va paroître , empêchons ses rayons d'arriver jusqu'à lui ; entrelaçons les feuilles de ces arbres , formons autour de lui un salutaire ombrage. Comme il dort ! Quand

notre ame est si fortement agitée , comme la sienne est tranquille ! comme il sourit à tous les heureux qu'il a faits ! comme il songe , en dormant , au bien qu'il doit faire à son réveil !

Ces mots prononcés vivement réveillent le vieillard.

« Quoi ! qui est-ce qui est là ? qu'ai-je » entendu ? C'est vous , c'est vous , mes » enfans ? vous êtes de bien bonne heure dans les champs ? »

« Bon vieillard , dit Myrtil , nous sommes bien fâchés d'avoir interrompu ton sommeil ; dors en paix sous la garde de l'innocence et de l'amitié , nous allons veiller auprès de toi ; dors : les zéphirs n'ont point encore agité leurs ailes ; l'air est tranquille , la fraîcheur du matin répandra dans tes veines un baume rafraîchissant et salutaire ; le repos est un besoin à ton âge. »

« Non , mes amis , non , vous ne m'avez point éveillé , j'allois me réveiller moi-même : embrassez-moi , mes enfans , dans un instant nous parlerons de ce qui vous regarde , vous me raconterez vos petites peines ; mais avant tout , voici le soleil qui se lève , la nature va déployer à nos yeux toutes ses merveilles , il ne faut pas en oublier l'auteur. Il faut

respecter l'Être-Suprême qui humilie l'orgueilleux et le riche, et qui protège l'innocent et le foible; il faut l'honorer et le bénir. Approchez, mes enfans, placez-vous avec moi sur cet autel de la nature, nous allons la célébrer au milieu de ses ouvrages; réunissez-vous à moi dans mes chants. »

Soleil, ô toi qui sur ton char de lumière dispenses également les nuits et les jours, astre toujours le même et toujours nouveau, puisses-tu ne rien voir, sur la terre, de plus grand que ma patrie! puisses-tu n'éclairer que ses succès et ses triomphes!

Soleil, tu commences ta carrière, et déjà les fleurs ont entr'ouvert leurs calices, leurs parfums ont embaumé les airs; les plantes s'animent, le sommeil de la nature a cessé, et elle reprend une nouvelle existence.

Au midi de ta course, tu verseras sur nous des torrens de lumière; l'homme alors baissera ses regards devant ton éclat majestueux, et se sentira pénétré de respect pour auteur de ta sublime essence.

Lorsque tu seras prêt à nous quitter, tes rayons seront encore des rayons bien faisans et consolateurs; ils seront pour l'homme épuisé de fatigue, le signal du repos; ils

seront pour de chastes époux , le signal des plaisirs les plus purs.

O soleil ! je n'ai pas long-tems à jouir de ta clarté. Lorsque chaque jour ta carrière se renouvelle , vieillard languissant , je suis prêt à terminer la mienne : bientôt je ne te verrai plus , mais je mourrai content si je ne te laisse à contempler après moi que le bonheur et la prospérité de tous les hommes.

Échauffe le courage et l'ardeur de nos guerriers ; répands dans l'élite de notre jeunesse le feu qui t'anime , et sois l'astre radieux qui la conduise à la victoire.

Brille long-tems pour les deux enfans qui sont auprès de moi ; c'est de ta céleste flamme qu'est née celle de l'amour qui les embrâse ; qu'elle ne s'éteigne jamais : préside à leurs jeux durant le jour , et dis à la nuit de ne venir que pour couvrir leurs plaisirs de son voile , et pour protéger leurs amours.

Le vieillard a parlé ; il se relève , avec lui se relèvent Myrtil et Lycoris.

Allons , dit Damon , pour cette fois il faut rentrer au village ; mais cela ne nous empêche pas , en marchant , de causer de vos petites affaires , et de me dire si vous persistez toujours dans le projet de vous unir ensemble.

-- Oh ! oui, dit Myrtil, j'en ai fait le serment, et je ne le violerai jamais.

-- Mais, Myrtil, qu'est-ce que ton père t'a dit là-dessus hier ? P'as-tu trouvé plus indulgent et plus facile ?

-- Je n'ai pu, Damon, parvenir encore à le fléchir.

-- Cependant, Myrtil, si ton père tient si fort à ses idées, il me sera difficile de les combattre ; ne pourrais-tu pas remettre à deux ou trois ans ton union avec Lycoris ?

-- Ah ! Damon, cela est impossible ; pourrais-je laisser Lycoris malheureuse pendant tout ce tems ? pourrais-je l'abandonner après tout ce que je lui ai promis ?

-- Eh bien, mes enfans, il faut, en ce cas, du courage et de la patience. J'ai vu naître votre amitié, j'en ai suivi les progrès, et si quelque chose a flatté mon cœur, c'est qu'au milieu d'un sentiment si vif, vous n'avez jamais oublié vos devoirs. Vous vous êtes donné mutuellement votre cœur ; mais vous vous êtes réservé vos vertus, et vous êtes encore dignes l'un de l'autre. Myrtil, c'est par des soins, des égards, que tu fléchiras ton père ; respecte-le toujours : le ciel récompense les bons fils ; il bénira les nœuds que tu dois former, et il me

donnera les forces nécessaires pour plaider ta cause auprès d'un juge que la nature a déjà gagné de moitié.

Myrtil, Lycoris profitèrent de ce moment pour entretenir Damon des chagrins qu'ils ressentoient, et lui demander des conseils. Damon les écoutoit, et leur répondoit avec complaisance ; son ame étoit ouverte toute entière à leurs épanchemens : il sourioit à leurs questions ingénues, et souvent il essuyoit les larmes qui s'échappoient de leurs yeux.

Tel on voit ce chêne antique et respecté, l'orgueil d'une vaste forêt ; sa cime est découverte, mais son tronc a bravé les injures du tems ; il est ferme et immobile ; les bergers viennent sur son écorce graver les noms de leurs bergères, et les oiseaux se plaisent, sur ses rameaux discrets, à moduler leurs plaisirs et célébrer leurs amours.

En s'entretenant ainsi, ils étoient arrivés au village. Là, ils se séparèrent. Myrtil retourna chez lui ; Lycoris se rendit chez elle, et le bon vieillard s'achemina lentement vers sa maison.

Un déjeuner simple l'y attendoit. Des fruits lui sont servis dans une corbeille ; Damon les mange, et se retire ensuite dans l'asyle, où



il se livre ordinairement aux méditations et aux charmes de l'étude.

Le voilà, le bon vieillard, seul dans son cabinet, assis auprès d'une table, entouré de ses livres, entouré des sages de tous les pays.

Voulez-vous savoir de quoi se composoit sa bibliothèque? Elle n'étoit pas bien grande; il avoit eu soin de n'y réunir que des ouvrages de génie.

Parmi les historiens, l'on comptoit le voyage du jeune Anacharsis, Tite-Live, les ouvrages de cet historien, qui semble avoir créé les merveilles de la Nature, par la manière dont il les a décrites, et les annales de Tacite, de ce génie profond, également sublime lorsqu'il trace les horreurs du règne de Galba, et lorsqu'il peint Agrippine en deuil, pleurant sur les cendres de Germanicus.

Les poètes épiques qu'il avoit choisis, étoient Homère, Virgile, Milton et le Tasse.

Il s'entousiasmoit avec Corneille, il s'attendrissoit avec Racine, il philosophoit avec Voltaire.

Il rioit avec Regnard, Destouches et l'inimitable Molière.

Il conversoit avec le bon Lafontaine, et pensoit avec Rousseau, Fénelon et Montesquieu.

Voilà les amis au milieu desquels vivoit

Le bon vieillard ; voilà les amis qui ne nous abandonnent jamais. Ah ! lorsque l'inconstance ou l'adversité éloigne de nous les autres , lorsque les rides de la vieillesse font fuir les amours , et que le tems sur ses aîles emporte loin de nous les plaisirs , il nous en reste encore dans les beaux arts que nous avons cultivés dans notre jeunesse.

Oui, les beaux arts sont l'amusement et la consolation du vieillard ; ils lui procurent des souvenirs sans regrets, des plaisirs sans remords , des jouissances sans amertume : la peinture , dans des paysages agréables , le ramène au printems de la jeunesse ; la sculpture lui rappelle les contours gracieux et les belles formes ; l'harmonie réveille toutes les affections de son ame , et lui crée de nouveaux sens. Le vieillard sourit avec Catulle à l'oiseau de Lesbie ; il soupire avec Pétrarque aux bords du Vaucluse ; il bâtit , avec Lubin , une cabane pour Annette ; il chante avec Horace les présens de Bacchus ; avec Anacréon , les plaisirs de l'amour ; et lorsqu'il descend dans la tombe qui lui est destinée par la nature , il ne meurt pas. Favori des Muses , il semble ne sortir de leurs bras , que pour s'étendre et se reposer sur un lit de roses.

Cependant, le bon vieillard n'avoit point perdu de vue Myrtil. Myrtil lui-même s'étoit déjà rendu auprès de lui avec son frère.

Mes amis, leur dit Damon, nous n'avons point un moment à perdre. La fête de Rousseau, qui doit se célébrer aujourd'hui parmi nous, ne tardera point à commencer. Allons voir votre père. Nous unirons tous trois nos larmes et nos prières. Nous serons bien malheureux, si nous ne parvenons pas à le fléchir.

Damon, Myrtil et son frère se rendent à la maison de Damis.

A peine Myrtil apperçoit-il son père, qu'il se précipite à son col. O mon père, dit-il, qu'il m'est doux de t'embrasser et de te voir. Dis-moi que tu es content; dis-moi que tu m'aimes, et ton fils est heureux.

-- Myrtil, répond Damis, il est difficile de dissimuler ce que l'on éprouve. Il est plus difficile encore de passer de la tristesse à la joie. Il me semble qu'il est des personnes dont le témoignage doit vous être plus intéressant que le mien, et qui ont plus de droits à votre confiance.

-- Ah ! mon père, quel accueil tu me fais ! comme tu reçois avec indifférence les

expressions de ma tendresse ! Tu n'aimes donc plus ton fils ? Tu me tutoyois autrefois , et ce mot , ce mot si simple , inventé par l'amitié pour en exprimer le sentiment , expire aujourd'hui sur tes lèvres. Ai-je donc cessé un instant de t'aimer ? Quel est le secret de mon cœur , que je n'aie versé dans le tien ? quelles sont les larmes échappées à tes yeux , que ma main n'ait pris soin d'essuyer ? Mon amitié pour Lycoris t'offense : mais humain et sensible comme tu l'es, peux-tu désapprouver un mouvement qui me porte à venger une fille infortunée , des outrages de la fortune , et à consoler sa mère ? peux-tu chercher à disposer de mon cœur , lorsqu'il ne m'appartient plus à moi-même ?

-- Qui vous parle , Myrtil , de disposer de votre cœur ? J'avois conçu , il est vrai , le projet de vous unir à la fille d'un de mes amis , héritière d'une superbe fortune ; je lui en avois donné la promesse ; il avoit fait toutes ses dispositions pour répondre aux miennes : mais vous avez trompé mes espérances , il ne me reste que le regret de les avoir conçues ; vous pouvez suivre votre inclination et les conseils que l'on vous donne.

-- Je ne donne, répond le vieillard, que ceux qui me sont dictés à moi-même par l'âge et l'expérience; je connois, Damis, les foiblesses de l'homme, et voilà pourquoi je compâtais à celles de ton fils.

Mais toi qui t'établis son juge, toi qui prétends soumettre son bonheur à tes calculs, es-tu donc encore tellement esclave des préjugés, que tu ne fasse consister le honneur que dans les richesses? Les vertus, les talens qui embellissent une femme, ne sont-ils donc rien à tes yeux? Unis, si tu veux, ton fils à cette héritière d'une superbe fortune; mais la fortune fera-t-elle son bonheur? Je ne veux, pour te punir, que te faire entrer un moment dans l'intérieur de ce ménage; vois-y le deuil et le sombre désespoir peints sur tous les regards; vois-y les dégoûts, la haine et les querelles; vois-y la couche nuptiale arrosée de pleurs, un père obligé de voiler la nature et de trahir ses sentimens les plus doux, une mère détestant les fruits de sa fécondité, et des enfans appelant en vain les secours, les caresses qu'exigent leur foiblesse et leur enfance? Reviens, Damis, à la voix d'un fils qui t'implore, sois son père et son ami; un mot, un regard de toi fera son bonheur;

celui de tes enfans doit être le premier vœu de ton cœur.

-- Oui, c'est toi, vieillard, dont l'indulgence coupable a entretenu dans ce jeune homme un feu qu'il eût été si facile d'éteindre. De deux fils que j'ai élevés dans mon amour, l'un est rebelle à mes volontés, et me couvre de honte, mais je saurai m'en venger ; là où cesse la piété filiale, commence la vengeance paternelle. Va, Myrtil, va où tu veux, je t'abandonne à ton propre sort ; tu peux disposer de ta main, mais je puis disposer aussi de ma tendresse, et dès ce moment j'éprouve que tu es étranger à mon cœur.

Viens, ô toi le plus jeune de mes fils, ô toi qui, depuis ton enfance, fus docile à la voix de ton père ; viens dans mes embrassemens, viens jouir de toute ma tendresse, elle est aujourd'hui pour toi sans partage. En toi je vois l'unique héritier de ma fortune ; mes domaines, mes bois, mes parcs rians et superbes, que l'œil ne peut contempler sans envie, seront ton appanage ; les plaisirs de l'hymen couronneront toutes ces jouissances, et tu seras ensemble et le seul héritier et le seul ami de ton père. Mais quoi, mon fils, tu baisses les yeux ?

tu restes immobile, et tu semble dédaigner mes offres et mes caresses ?

-- O mon père, reprenez cet or que vous m'offrez, reprenez cette superbe fortune, je ne consentirai jamais à être riche, lorsque mon frère sera pauvre. Vous voulez le punir d'être sensible, je me fais gloire de partager sa peine ; j'aime mieux être malheureux avec lui, qu'heureux avec un autre. Vous nous priverez de votre bien ; mais ne nous en reste-t-il pas un assez grand dans notre travail ! Je me joindrai à mon frère, j'irai cultiver avec lui les champs, nous apporterons le soir de quoi nourrir sa femme et ses enfans : et si mon frère, en songeant à vous, vient à répandre quelques larmes, elles ne seront pas mêmes essuyées par ma sœur, je les aurai recueillies auparavant, et je serai son consolateur et son ami.

-- Quoi ! mes deux enfans ligués contre moi ! Ah ! perfides, voilà le trait dont vous vouliez percer mon cœur ! Vous êtes tous contre moi ; eh bien, je serai seul contre vous, j'userai de tous les droits que mon caractère me donne. Dès ce jour je n'ai plus de fils, tous les sentimens de la nature sont sortis de mon cœur ; entrez-y, entrez-y,

doux sentimens de la vengeance. . . . Ingrats, vous cherchez à me toucher par vos larmes ! portez-les ailleurs , portez ailleurs vos baisers et vos caresses. Je vais prononcer un mot terrible , que toute la terre l'entende et en frémissé : retirez - vous de moi , fuyez à jamais de ma présence ; je vous donne ma malédiction. . . .

Myrtil ne quittoit point les genoux de son père ; il s'étoit traîné sur ses pas , il se traînoit encore , mais son père s'étoit arraché à ses cris , et avoit disparu.

Tel on voit cet animal qui par son attachement à l'homme est devenu le symbole de la fidélité : son maître a beau le frapper ; docile et tremblant , il le fixe , le lèche et le flatte ; il cherche par ses caresses et ses cris plaintifs à désarmer sa colère , et il se traîne en gémissant jusqu'aux lieux où il peut cacher sa honte et sa douleur.

Mais où irez-vous , pauvres enfans , proscrits par un père ? dans quelle solitude assez profonde irez vous ensevelir vos peines ? quels cœurs oseront s'ouvrir à la pitié , lorsque celui d'un père y est inaccessible ?

Ah ! vous le retrouverez dans le généreux vieillard. Pleurez , vous dit-il , pleurez , mes enfans , la sensibilité est naturelle à  
votre



votre âge ; au mien , l'on a l'expérience du malheur , et l'on est habitué à souffrir ; et je n'ai jamais plus senti l'espérance renaître dans mon cœur , que quand je l'ai vue s'échapper entièrement du vôtre.

Il étoit cinq heures , les jeux et les danses continuoient toujours dans le parc d'Ermenonville ; la joie brilloit sur le visage de tous les spectateurs que la beauté du tems et l'intérêt de la fête y avoit attirés ; le ciel étoit pur et serein , et tout annonçoit que la plus belle des soirées alloit succéder au plus beau des jours.

Tout-à-coup on voit d'un bout de l'horizon à l'autre courir des nuages ; on les voit s'épaissir , s'élever et s'étendre. Un vent frais , précurseur de l'orage , agite les arbrisseaux et les feuillages ; le bruit d'un tonnerre éloigné se fait entendre , et d'intervalle en intervalle , des éclairs brillent et jettent un jour pâle et livide. Les danses ont cessé : les bosquets n'offrent plus qu'une vaste solitude ; de toutes parts on voit courir les habitans des campagnes ; les mères emportent leurs enfans dans leurs bras , les pères jettent sur leurs moissons un dernier regard ; toute la nature attend dans le silence et la terreur.

Des traits enflammés partent en sillonnant du fond de la nue ; la foudre gronde , roule et déchire les airs , les rochers , les montagnes en ont répété le bruit effroyable. O ciel ! respecte ces moissons arrosées de tant de sueurs ; ou si ta foudre doit tomber quelque part , épargne du moins l'humble chaumière du pauvre. Non , le ciel ne m'a pas entendu ! la grêle en tombant écrase et renverse les épis ; les vents déchirent les nuages , les nuages s'entr'ouvrent , l'éclair part , la foudre vole , éclate et tombe sur la chaumière de la mère de Lycoris.

La mère fuit tremblante , inanimée ; la fille , pâle , échevelée , court et appelle à grands cris du secours.

Au secours ! au secours ! volez , volez , citoyens , où le danger commun vous appelle. L'airain sonnante retentit de toutes parts ; femmes , enfans , vieillards , tout le monde est accouru. Les flammes s'élancent rapidement dans les airs ; la chaumière est toute embrasée , l'eau combat contre le feu , on cherche à détruire un élément par l'autre.

Mais , ô Dieu ! quel cri plaintif est sorti

de cette cabane ? Un enfant , un enfant appelle à grands cris sa mère.

-- Entendez-vous , mes amis , ces gémissemens ? s'écrie Damon : qui de vous aura le courage de traverser ces flammes ? Qu'il parle , toute ma fortune est à lui.

Mais quoi , vous restez immobiles et glacés d'effroi ! un enfant va périr , et vous ne courez pas le sauver !

Il le sera , généreux vieillard , Myrtil a entendu ta voix. Myrtil est accouru ; trois fois les flammes le repoussent , trois fois il les brave avec une nouvelle ardeur ; vaincues par sa résistance , elles semblent lui ouvrir un passage : il s'élançe , saisit l'enfant , l'emporte , et le montrant au peuple assemblé : Il est sauvé , s'écrie-t-il ! il est sauvé !... Où est sa mère ? qu'elle vienne , qu'elle contemple son enfant... Il est sauvé ! il est sauvé !...

Lycoris et sa mère étoient accourues à ce bruit. Je ne dirai pas leur joie , je ne dirai pas les larmes de cette mère , et les baisers dont elle couvre son fils ; je ne dirai pas les transports des spectateurs et leurs cris d'allégresse ; la nature ne laisse rien à exprimer ici , elle laisse tout à sentir.

La nouvelle de cet événement étoit parvenue aux oreilles de Damis : transporté de joie, il demande, il veut voir son fils. Où est-il ? où est-il ? . . . Myrtil étoit déjà dans ses bras.

Ah ! mon fils, s'écrie-t-il, je ne le céderai en rien à ceux qui t'environnent, je ne puis résister à tant de vertus. Efface-toi du cours de ma vie, ô jour exécrable où j'ai osé insulter un vieillard, où ma bouche criminelle a prononcé la malédiction du meilleur des fils ! . . . Viens, ô Myrtil ! qu'il y a longtemps que je n'ai proféré ce doux nom ! viens que je répare dans mes embrassemens les injustices que je t'ai faites : presse, presse ce cœur paternel, et reprends-y la place que jamais tu n'aurois dû perdre. Es-tu content, Myrtil ? Dis-moi ce que je peux faire pour ton bonheur ? Dis, tous mes biens sont à toi : que dis-je ? il est un trésor dont tu es plus jaloux encore, ne crains plus, ô mon fils, de m'en parler ; nos cœurs peuvent actuellement s'entendre. Tu aimes Lycoris, tu veux qu'elle soit ta femme ; eh bien, elle sera ma fille, sa mère vivra avec nous, ma maison sera la vôtre ; notre famille sera la même. Demain on célèbre ici la fête de Rousseau, nous célébrerons en

même tems ton mariage : ton bonheur n'est différé que de quelques instans.

Damis rentre chez lui avec ses deux enfans. Lycoris et sa mère l'y accompagnent. Le bon vieillard s'y rend avec eux.

La nuit étoit arrivée ; par-tout régnoit le calme et le silence. Par-tout !... Eh ! non : il y avoit des cœurs à qui l'attente du plaisir ne permettoit point d'être tranquilles.

La nuit a bientôt fait place au jour. L'aurore a reparu. Les cloches ont retenti et donné le signal de la fête.

Le plan en étoit simple , et l'on avoit voulu que Rousseau ne fût, pour ainsi dire, honoré que par lui-même.

Le cortège assemblé dans le parc d'Ermenonville commence à défiler.

Un détachement de jeunes volontaires ouvre la marche , précédé de leurs tambours et d'une musique guerrière.

Des laboureurs viennent ensuite , munis des divers instrumens destinés à l'agriculture.

Deux ci-devant curés , portoient , la profession de foi du vicaire Savoyard , l'autre l'épître à Christophe de Beaumont.

Une jeune fille , vêtue en blanc , portoit le lévite d'Ephraïm.

Suivoient les maire et officiers-municipaux , portant une table de marbre sur laquelle étoient gravés *la Déclaration des droits et la Constitution*.

Le Contrat Social étoit porté par le maître d'école.

Le pere de Myrtil , la mere de Lycoris marchoient ensemble , l'un portant le flambeau de l'hymen , et l'autre un anneau.

Le bon vieillard marchoit à pas lents et mesurés , et tenoit le Devin du village.

A ses côtés étoient Myrtil et Lycoris ; l'un tenoit l'Émile dans ses mains ; Lycoris avoit l'Héloïse dans les siennes.

Le cortége étoit fermé par une foule de citoyens que cette cérémonie avoit attirés des campagnes voisines.

On arrive dans cet ordre vers l'île des Peupliers.

Une barque légère , ornée d'un pavillon aux trois couleurs , s'approche et reçoit Damon , Myrtil et son père , Lycoris et sa mère ; le frere de Myrtil les conduit ; ils descendent vers l'asyle silencieux consacré aux mânes du grand homme.

Plusieurs petites barques , ornées de fleurs et de guirlandes , avoient pareillement con-

duit vers la tombe de Rousseau , tous ceux qui étoient munis de ses ouvrages.

Ces ouvrages sont déposés sur la tombe , et des hymnes patriotiques ont retenti en l'honneur de celui qui , le premier , apprit aux peuples leurs droits et aux tyrans leurs faiblesses.

Damis alors s'adressant à Myrtil et à Lycoris : Vous allez , leur dit-il , unir en ce jour vos destinées ; connoissez toute l'étendue des devoirs que vous avez à remplir. Vous êtes sur le tombeau de ce sage qui a fait revivre les lois de la nature , qui a dit aux mères de nourrir et d'élever leurs enfans. Vous les nourrirez , vous les élevez dans les principes de l'honneur , de la justice et de l'égalité. Vous leur apprendrez à bégayer dès l'enfance le saint nom de la patrie.

Prends , ô ma fille , cet anneau , symbole du lien qui va t'unir ; allume , ô mon fils , ce flambeau dont le feu sacré ne doit s'éteindre qu'avec ta vie. Vous êtes sous les yeux de la nature , elle vous parle , elle vous unit par ma voix. Embrassez-moi , mes enfans , embrassez votre mère ; embrassez-vous , et soyez heureux !

A ces mots , les arbres s'agitent , le feuillage retentit d'un doux frémissement , les fleurs

entr'ouvrent leurs calices , les oiseaux font entendre leur ramage , et le soleil , pour éclairer ce spectacle , parut deux fois plus radieux et plus pur.

La même barque qui les avoient conduits à l'île des Peupliers , les reconduit au rivage.

Mais les spectateurs reconnoissans et pleins de ce beau jour , voulurent le terminer d'une manière honorable pour le vieillard qui le leur avoit procuré.

Les jeunes garçons détachent les bouquets dont ils avoient paré leurs chapeaux , les jeunes filles détachent les fleurs qui ornoient leur chevelure ; tous s'empressent d'en former une couronne. Myrtil est chargé de la présenter à Lycoris , qui la pose elle-même sur la tête du bon vieillard.

Des cris d'alégresse et de joie , des cris réitérés de *vive la République* retentissent de toutes parts.

O mes amis , dit le vieillard , que ce jour est heureux pour moi ! je n'en perdrai jamais le souvenir , et je suis deux fois plus riche et plus content de savoir que je suis aimé de vous. On a besoin , mes amis , de cette idée consolante à mon âge.



Peut-être n'ai-je encore que quelques instans à vivre ; mais lorsque je ne serai plus , chargez-vous du soin de recueillir mes cendres. Allez les porter sur ces côteaux qu'embellit un printemps éternel , sur ces côteaux témoins fortunés de vos jeux et de vos plaisirs ; et lorsque vous éprouverez quelque peine , venez vous consoler sur la tombe du *bon vieillard* , et vous rappeler les conseils de votre ancien ami.

O mes enfans , ne perdez jamais de vue votre heureuse destinée ; je n'ai vu que l'aurore de la liberté , vous en verrez les beaux jours. Tout passera sur la terre , mais les principes de justice éternelle ne passeront point , mais la République vivra toujours.

Vous l'aurez obtenue par votre persévérance , vous la défendrez par votre valeur , vous la conserverez par vos vertus : vous ferez enfin envier , à l'Europe entière , le sort d'un peuple qui honore la loyauté , le courage , la piété filiale , le malheur , et qui a mis au rang des premiers devoirs du citoyen , celui de respecter et d'honorer la vieillesse.

---

---

C O U P L E T S

CHANTÉS sur le Théâtre du Vaudeville , sur la prise  
de Bellegarde.

---

AIR : *De l'Officier de fortune*

Nous pouvons donc chanter victoire ,  
Bellegarde est enfin repris.  
La France, de son territoire ,  
A vu fuir tous ses ennemis.  
Ta prise fut , ô Bellegarde ,  
Le fruit des plus rares forfaits ;  
Mais tu seras de *bonne garde* ,  
Sous la garde du vrai Français ,

Quand la France est enfin purgée  
Des satellites des tyrans ,  
Lorsque la liberté vengée  
N'a sur son sol que ses enfans ;  
Renvoyons aux rois la discorde ,  
Maintenons ici l'unité ,  
Et fixons chez nous la concorde ,  
La paix et la fraternité.

Par le Citoyen DELAURENT.

C O U P L E T S

CHANTÉS sur le même Théâtre , sur la prise de Cologne  
et Bois-le-Duc.

---

AIR : *Ah ! quel douloureux souvenir.*

Tous les jours , de nouveaux succès :  
Tous les jours , nouvelle victoire :  
Cologne appartient aux Français ,

Bois-le-Duc ajoute à leur gloire ;  
Pitt et Clairfait ne peuvent rien ,  
Ils maudissent leur sort funeste.  
Entre nous , et lui , l'Autrichien  
Vient de mettre aujourd'hui le Rhin ;  
Il n'a point demandé son reste.

Vous étiez , Messieurs , trop gourmands ;  
Vous vouliez dévorer la France ,  
Et la France à tous les tyrans  
A fait éprouver sa puissance.  
Votre calcul étoit très-beau ,  
Mais dans un partage modeste ,  
Quand vous vouliez de ce gâteau ,  
Emporter chacun un morceau ,  
Le gâteau tout entier nous reste.

Citoyens , respect pour les loix ,  
Respect pour le Sénat Suprême ,  
Respect pour ceux de qui les droits  
Emanent du peuple lui-même.  
Respect pour la Divinité ,  
Qui hait les rois et les déteste.  
Respect pour la propriété ,  
Pour les vertus , la probité ,  
Et nous aurons bientôt le reste.

Par le citoyen DULAURENT.

COUPLETS sur la prise de Coblentz.

---

AIR : *Aussi-tôt que la lumière :*

Coblentz est pris , ce repaire  
Qui vit de lâches enfans  
Conspirer contre leur mère ,  
Pour servir de vilis brigands.  
Des soldats de la patrie ,  
Chantons le succès nouveau ;  
Berceau de la tyrannie ,  
Coblentz en est le tombeau.

Chanté par le Citoyen DULAURENT.

---

---

R O S E

O U

LA FÊTE DU COURAGE.

Par le Citoyen DULAURENT.

---

**R**OSE est l'héroïne dont je vais peindre le tableau.

Rose est le nom de la plus belle des fleurs, mais avec l'éclat et la vivacité de cette fleur, Rose a déjà brillé plus qu'elle. Depuis quinze ans elle plaît; elle est aimée de tout le monde; et la douceur de sa voix, la bonté de son caractère ajoutent un nouveau lustre à sa beauté.

Rose n'avoit plus de mère : son père venoit de mourir au service de la Patrie. Orpheline, elle n'avoit, pour héritage, qu'un bon cœur, une belle ame et des vertus.

Que deviendra cette aimable enfant, pauvre, délaissée, sans espérance et sans famille? Quel état embrassera-t-elle à son âge? Le récit que son père lui faisoit des combats et des victoires avoit de bonne heure allumé dans son ame une ardeur guerrière,

et le goût des armes. L'amour de la gloire avoit développé ce premier sentiment ; il s'étoit accru avec les années , et souvent on la surprenoit avec le casque de son père sur sa tête , et agitant , en ses foibles mains , l'instrument destiné à combattre la tyrannie.

Ce n'est pas la première fois qu'on a vu des femmes oublier leur sexe et leur foiblesse , pour marcher au combat. Capables de toutes les grandes passions , les femmes sont capables de toutes les grandes vertus , et le courage ne leur est pas plus étranger que l'amour.

Mais , comment Rose pourra-t-elle cacher à tous les yeux son sexe ? Comment taire un secret que ses charmes pourroient trahir à chaque instant ?

« Allons , dit-elle , le moment est venu ;  
 » la Patrie en danger appelle tous les bras  
 » disposés à la servir. Le courage n'est point  
 » dans le sexe , il est dans le sentiment de  
 » nos forces. Déguisons nos traits , et prenons  
 » ce fard des guerriers , ces marques  
 » de la virilité qui donnent à la figure un  
 » caractère mâle et sévère ». -- Elle dit , et sous ce déguisement heureux , elle est soldat , et prend le surnom de Bataille.

Je ne dirai point l'attachement de Bataille

à ses devoirs. Exercice , maniement des armes , évolutions militaires , tout fut un jeu pour lui , parce que tout étoit un plaisir. Il évitoit , sur-tout , les engagemens qui pouvoient le conduire à un aveu qu'il vouloit taire. Cette contrainte ne lui coûtoit point. Il en étoit bien dédommagé par les méprises qu'occasionnoit souvent l'ignorance de ses camarades , et le plaisir d'être le confident de leurs secrets les plus aimables.

Mais Bataille n'avoit pas encore un ami. Combien l'amitié , si nécessaire pour les hommes , l'est-elle plus encore pour les femmes. Plus foibles , elles ont plus besoin d'un appui , et obligées de verser en secret bien des larmes , elles ne sauroient trouver une main trop discrete et trop généreuse pour les essuyer.

Bataille étudioit depuis long-tems les goûts et le caractère de tous ses camarades. Valcour est celui que son cœur a choisi. Mais , il vouloit mieux le connoître , pour l'aimer plus long-tems , et cette réserve est pour l'objet qui aime , comme pour l'objet aimé , le premier gage d'un sentiment solide et durable.

Non loin des remparts de la ville , remparts hérissés des foudres de la guerre , s'élève

un bois touffu , asyle de la paix et du silence. Des maronniers étendent au loin leur épais feuillage , et les lauriers qui croissent autour de ces arbres , annoncent que cet asyle a été formé par la nature pour être l'apanage des guerriers et le domaine de la victoire.

Bataille s'y promenoit un jour. Rêveur et solitaire , il s'occupoit du bonheur , et il commençoit déjà à sentir que ce bonheur n'étoit réellement pour lui qu'un songe , lorsque ses oreilles sont agréablement frappées des sons d'une flûte , qui ne s'arrête que pour laisser entendre une voix plus douce et plus mélodieuse encore. Il écoute , il s'approche , et se place derrière un arbre qui lui permet de tout voir , et de n'être pas vu.

C'est Valcour que la beauté de la saison a conduit en ces lieux. Sur un instrument , docile interprète des sentimens de son cœur , il chantoit l'amour et la gloire.

La chanson qu'il répétoit alors , a depuis été gravée sur l'écorce d'un chêne antique. J'essayai un jour de la détacher. L'écorce s'est brisée dans mes mains , mais les paroles sont restées dans mon cœur , et je vais les redire.

Le Français né pour les combats ,  
Préfère l'honneur à la vie.

Mais sa maîtresse et sa Patrie  
Ont pour lui les mêmes appas  
Les fleurs en tout tems sont écluses  
Pour les amans , pour les guerriers.  
La gloire entretient des lauriers ,  
Et l'amour fait croître des roses.

O toi dont le sort ennemi  
N'a point respecté la jeunesse ,  
Et qui meurs près de ta maîtresse  
Ou dans les bras de ton ami ;  
Près de la tombe où tu reposes ,  
L'on voit unis , dans leurs regrets ,  
L'amitié planter des cyprès ,  
Et l'amour y jeter des roses.

Bataille avoit écouté cette chanson en silence. Un trouble secret l'émeut. Il veut parler , il veut se taire. Il désire paroître , il craint d'être apperçu. Un feuillage , heureusement agité , fait du bruit. Valcour entend et se retourne.

-- Ah ! ah ! Bataille ! c'est toi , quel sujet a donc pu t'attirer en ce lieu ?

-- Et toi-même , Valcour , par quel hasard es-tu seul ici ?

-- Moi , dit Valcour , je viens pour me distraire , et répéter des petites chansons.

-- Et moi , dit Bataille , je viens pour les entendre.

-- Eh bien ? répond Valcour , assieds-toi près de moi. Vois-tu ces arbres ? comme ils se balancent , comme ils s'inclinent sur nos têtes !



têtes ! Ils semblent nous dire : restez sous notre feuillage : nous sommes discrets, vous pouvez causer librement ensemble.

-- Causer librement ! ah , Valcour ! que l'on est heureux de pouvoir s'exprimer ainsi sans crainte et sans rougir ! pour moi , je n'ai pas encore d'ami , mais si j'en avois un , je sens que je l'aimerai bien , et que je lui serai toujours fidelle.

-- Je serois , dit Valcour , le plus coupable des hommes , si je pouvois trahir un secret que tu m'aurois confié. Parle , mon ami , expliques-toi avec confiance ; je suis digne de t'entendre. Touche ce cœur : l'honneur y respire , et le secret qui y est entré n'en est jamais sorti.

-- Eh bien ! Valcour , « je n'ai plus rien » de caché pour toi. Bataille n'est qu'un » nom de soldat. Rose est mon vrai nom , » et tu vois , dans ton camarade , une pauvre » orpheline ; dès ce jour , je me mets sous » la garde de l'honneur et de l'amitié ».

-- « Quoi , s'écrie Valcour , est-il possible. » Ah ! Je ne suis plus étonné de tes » charmes. Je ne suis plus surpris des mou- » vemens que j'ai souvent éprouvés à ta vue. » Vas , tu peux être sure que ton secret » sera bien gardé , je connois trop mon

» bonheur, pour consentir à le partager avec  
 » un autre ».

En proférant ces mots, il laisse éclater toute sa joie. Il prend les mains de Rose, il les presse avec ardeur, il les baise avec transport.

Mais, à ces premiers mouvemens, succède un sentiment plus tendre et plus réfléchi. Valcour devient, tout d'un coup, respectueux et timide. En parlant à Bataille, il sait qu'il sera entendu de Rose. En le fixant, il sait qu'il peut aujourd'hui le faire rougir; il craint de porter sur lui des regards qui puissent affaiblir sa confiance et allarmer sa pudeur. La solitude même du lieu où il se trouve, lui paroît dangereuse, il invite Bataille à se retirer.

« Oui, mon ami, dit Bataille, retirons-  
 » nous. Mais avant de quitter cet endroit,  
 » jurons de nous rester toujours fidèles.  
 » Jurons, sur l'autel de la nature, de ne  
 » jamais oublier ses loix. Peut-être n'avons-  
 » nous que quelques instans pour nous aimer;  
 » aimons-nous bien, et dans ces jours de  
 » combat et de terreur, que celui de nous  
 » deux qui survivra, aime encore assez pour  
 » aller pleurer sur le tombeau de l'autre ».

A ces mots, ils placent leurs mains l'une dans l'autre, ils s'embrassent. Un baiser déposé sur leurs lèvres a passé tout entier dans leur ame, et les sermens de l'amitié ont retenti jusqu'aux cieux.

Mais le pressentiment de Bataille ne tarda point à se réaliser.

Un bruit sourd se répand dans le camp, et annonce que l'ennemi se dispose à paroître.

Les Français sont sous les armes. Fleurus voit pour la seconde fois flotter dans ses plaines leurs nombreux étendards. Ce jour va décider entre l'esclavage et la liberté.

Les momens qui précèdent le combat ne sont point perdus pour Valcour et Bataille. Ils en profitent pour se confier leurs derniers vœux.

Ils parloient encore , lorsque le tambour rappelle les soldats dans les rangs.

Le signal est donné , l'airain gronde , les légions s'ébranlent. On se mêle , on combat. L'adresse , le courage , le tumulte , les cris , la honte de céder , l'amour de vaincre passent de rang en rang ; tout ce que peut , d'un côté , le génie de la guerre ; tout ce que le génie de la liberté peut de l'autre , s'exécute. En ce jour , tous les chefs sont soldats , tous les soldats sont héros.

Bataille et Valcour partageoient depuis long-tems tous les dangers du combat , sans en avoir partagé les malheurs.

Mais un plomb fatal arrive , atteint Bataille à l'épaule gauche , et l'étend sur la poussière.

Telle on voit une rose nouvelle se courber affaissée par la pluie. Elle semble , en tombant , se détacher avec peine de la tige qui l'a vu naître. Elle conserve encore en mourant ses couleurs natives et l'orgueil de ses charmes.

Tel Bataille , en tombant , conserve la beauté de sa figure et la fierté de son cou-

rage. Tel il se tient attaché fortement à son ami. Ses yeux restent fixés sur lui ; sa bouche l'appelle , elle l'appelloit encore , lorsqu'un coup imprévu le frappe et le blesse lui-même.

Mais la trompette sonne de nouveau la charge , et ne permet à Valcour d'autre sentiment que celui de la vengeance. Il attache son mouchoir autour de sa blessure , et se précipite à travers la mêlée.

Ce que le canon a commencé , la bayonnette le termine. Un combat terrible , opiniâtre s'engage. La flamme et le fer portent un double trépas ; les Français n'écoutent plus que leur rage. Furieux , ils s'élancent ; la liberté les conduit le glaive à la main. Courez , volez , frappez , enfans de la Patrie. Vous combattez aujourd'hui pour votre mère. La destinée de la République est en vos mains : il faut vaincre ou mourir ! . . .

Ils ont vaincu ; l'aspect du fer glace l'ennemi d'épouvante et d'effroi. Il fuit ; il emporte avec lui le désespoir et la honte. Il laisse aux Français la victoire , et la République est sauvée.

Suspendez vos cris d'allégresse , ô généreux soldats. La victoire a coûté du sang. Le sort ne respecte point les guerriers les plus intrépides. L'humanité vous appelle pour en recueillir les débris honorables.

Valcour , malgré sa blessure , demande et obtient d'être chargé de ce pénible ministère. Il fait donner aux morts la sépulture ; il recueille les derniers soupirs des mourans ; il tend aux blessés une main secourable.

Mais , ce spectacle ne fait que lui rap-  
peler son ami. Par-tout il le cherche , par-  
tout il l'appelle.

« Où est-il , mon pauvre Bataille ? Où est-  
» il celui que j'aimois plus que moi-même ?  
» Peut-être respire-t-il encore , et quels  
» reproches il doit me faire de l'avoir aban-  
» donné ? peut-être n'est-il plus ? Ce front  
» où respiroit la beauté , ce front où brilloit  
» la gloire , est peut-être aujourd'hui flétri  
» par la poussière et couvert des ombres  
» de la mort ! Et je n'étois point là pour laver  
» sa plaie , pour recueillir ses derniers soupirs !  
» Pardonnez , ô ma Patrie , si j'oublie un  
» moment tes triomphes pour songer à ma  
» douleur. Je t'ai donné mon sang ; laissez-  
» moi donner quelques pleurs à l'amitié !  
» Bataille , mon ami , Bataille , réponds-moi ,  
» c'est Valcour , c'est ton ami qui t'appelle ».

En ce moment , au milieu de ce théâtre  
de carnage , dans le silence des tombeaux ,  
un soldat mourant soulève sa tête sanglante  
et couverte de poussière. C'est Bataille.

Valcour l'apperçoit , Valcour le reconnoît :  
il vole à lui.

« Mon ami , s'écrie-t-il , je t'ai retrouvé !  
» je puis te voir et t'embrasser encore !  
» regarde moi , Bataille , viens dans mes  
» bras. Que le feu de l'amitié te redonne  
» une nouvelle existence ».

En même-tems , il arrache le mouchoir  
dont il avoit enveloppé sa blessure. Il essuye  
le sang qui coule de celle de Bataille ; il  
lui ôte son habit , il reconnoît le lieu où il  
a été frappé ; il lui succe sa plaie , et fier

de faire couler , dans ses propres veines , le sang de celle qu'il aime , il se traîne avec elle vers l'asyle que l'humanité leur destine.

A l'aspect de deux soldats qui s'avancent à pas lents , appuyés l'un sur l'autre , et qui dans ce doux rapprochement semblent oublier leur douleur , une tendre pitié se réveille. Tous les regards sont fixés sur eux. Un officier de santé les aborde , et dans l'impatience de secourir un blessé , il présente à Valcour ses premiers services.

« Non , non , dit Valcour , en retirant son » bras , pansez , pansez plutôt celui de mon » ami ; j'ai le tems de souffrir ».

Il prend en même tems le bras de Bataille. Il le soutient , au milieu de ses douleurs , et ne consent à recevoir de secours , que lorsque son ami n'en a plus besoin.

Deux mois se sont écoulés. Valcour et Bataille sont rétablis , mais il leur reste de leur blessure une marque honorable qui , en attestant leur courage , atteste l'impuissance où ils sont de combattre désormais pour la Patrie.

Consolez-vous , généreux guerriers , il vous reste encore une manière utile de la servir. Déjà les nœuds formés par l'amitié , embellis par l'amour , viennent de se resserrer par l'hymen le plus heureux. Rendus à vos familles , vous en êtes la consolation et la joie ; vous offrez , dans l'intérieur de votre ménage , le tableau de toutes les vertus domestiques. Vous êtes heureux , parce que vous vous aimez bien , et que le bonheur

est inséparable des cœurs simples, purs et amis de la probité. Ce bonheur s'accroîtra avec les enfans qui vont bientôt se jouer dans vos bras et se mêler à vos caresses, et ce spectacle de votre félicité me rend moi-même tout fier d'avoir senti vos ames, et de vous avoir choisi pour les héros de la fête du courage.

J'ai donc célébré cette fête, et lorsque la nation reconnoissante vient de décerner, aux défenseurs de la Patrie, une couronne immortelle, il m'a été permis d'y attacher une simple fleur.

Mais quoi, le courage n'est-il que l'attribut des guerriers, et n'y a-t-il des lauriers à cueillir que dans la carrière des armes.

Citoyens, la philosophie a décidé cette question. Aristide dans son exil, Socrate dans sa prison, Regulus dans les fers, vous ont dit que le courage est par-tout où il y a des maux et des injustices à souffrir. Oui, il faut du courage pour supporter les peines de l'amitié, les chagrins de l'amour et les caprices de la fortune. Il faut du courage pour endurer les coups de la malveillance et de la calomnie. Il faut du courage pour sacrifier son repos, sa jeunesse, ses plaisirs et sa liberté même, au desir d'assurer la liberté de sa patrie. Et croyez que le sentiment seul de la gloire ne suffit pas pour vous dédommager de tant de sacrifices.

Mais si le courage de nos guerriers leur a valu tant de succès; et nous aussi, ne pouvons-nous pas avoir les nôtres. Soyons unis dans nos foyers, comme ils le sont sur

les ramparts ; faisons aimer la République , au dedans , comme ils la font respecter au dehors. Ils ont juré de ne point traiter avec les rois. Jurons de ne point traiter avec des tyrans plus impérieux encore , avec les passions qui nous dominent. Mons , Namur et Bruxelles n'ont point résisté à leurs efforts. Foulons à nos pieds l'ambition et l'orgueil. Worms a cédé à leur valeur. Faisons disparaître la jalousie , les haines et les vengeances particulières. Coblentz , le berceau de la tyrannie , en est devenu le tombeau. Creusons-en un dans lequel nous ensevelissions pour jamais nos querelles , nos animosités et nos discordes.

Enfans d'une même famille , c'est autour de votre mère que je veux vous réunir. c'est sur les trophées qui l'environnent , que je viens faire un appel à la fraternité. Aimons-nous , citoyens ; travaillons tous pour le bien commun ; rentrons dans nos ateliers ; vivifions le commerce ; encourageons l'agriculture ; honorons les arts ; prêtons un appui tutélaire à l'innocence ; donnons quelques larmes à l'humanité ; réservons-en quelques-unes pour effacer les pages sanglantes de notre histoire. Voilà le moyen d'arriver au but , et d'affermir un gouvernement. Je vois arriver ce moment heureux ; je vois le jour où après avoir célébré la fête du courage , des victoires , de la justice , enfin de toutes les vertus , il n'y aura plus qu'une seule fête dans toute la République : ce sera la fête du bonheur.

*Du 30 Vendémiaire , au Salut de la République.*

